

L'ÉDUCATION

hebdo

SOPHIA ANTIPOLIS

parents - rentrée
la Biennale

ANGLAIS

Les dictionnaires indispensables pour l'anglais...

Vous avez besoin d'un Harrap

HARRAP'S NEW STANDARD
– indispensable pour ceux
qui pratiquent l'anglais

NOUVEAU



Avec sa nouvelle partie Anglais-Français en deux volumes, le HARRAP'S NEW STANDARD est de loin le plus complet des dictionnaires modernes, le plus adapté aussi au langage d'aujourd'hui, à l'évolution du vocabulaire technique, scientifique et artistique de ces dernières années. Cet ouvrage est deux fois plus important, par son volume, que tout ce qui a été fait auparavant dans ce domaine.

HARRAP'S NEW STANDARD
Vol 1 Français-Anglais A-I 600pp
282 x 222mm
Vol 2 Français-Anglais J-Z 556pp
282 x 222mm
Vol 3 Anglais-Français A-K
672pp 282 x 222mm
Vol 4 Anglais-Français L-Z
736pp 282 x 222mm
Cartonné

HARRAP'S SLANG
Dictionnaire d'expressions familières

NOUVEAU



Le HARRAP'S SLANG, présenté en un seul volume broché, est le premier dictionnaire d'expressions familières. Vous y trouverez, sur plus de 500 pages, près de 40 000 mots et exemples modernes ou traditionnels, du quotidien usuel au plus vulgaire. Le langage familier depuis les séries noires jusqu'au cinéma et à la presse humoristique, le jargon «pop» le vocabulaire du sport et de la publicité, tout est consigné dans le nouveau HARRAP'S SLANG.

HARRAP'S SLANG
Anglais-Français/Français-Anglais
556pp 200 x 138mm
Broché.

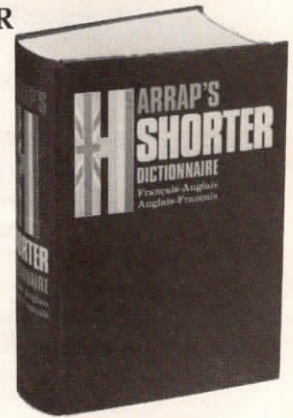
**Thatcher's critics
sent to Coventry**

mis en quarantaine

LE HARRAP'S SHORTER
– LE BEST-SELLER

Harrap's Shorter, un Best-Seller mondial à juste titre. L'exactitude de ses traductions enrichies par des milliers d'exemples fait de lui un classique.

HARRAP'S SHORTER
Anglais-Français/Français-Anglais
1512pp 242 x 163mm
Cartonné
Existe également en deux volumes



1er cycle – HARRAP'S SCHOOL



La nouvelle édition du HARRAP'S SCHOOL DICTIONARY, spécialement adapté aux besoins des élèves du 1^{er} cycle du secondaire, s'est augmentée d'un supplément grammatical clair et concis. L'élève aura ainsi en sa possession un dictionnaire fort complet (environ 80 000 mots et locutions), une grammaire de base et une liste de «faux amis» anglais et français.

HARRAP'S SCHOOL DICTIONARY
Anglais-Français/Français-Anglais
932pp 197 x 136mm Cartonné.

Les dictionnaires de poche



HARRAP'S NEW POCKET

Le plus complet des dictionnaires de poche.

HARRAP'S NEW POCKET
Anglais-Français/Français-Anglais
528pp 187 x 114mm Cartonné.



HARRAP'S MINI POCKET

Un petit dictionnaire remarquable

HARRAP'S MINI POCKET
Anglais-Français/Français-Anglais
544pp 133 x 92mm
Broché.

HARRAP
«La Bible des dictionnaires bilingues»



London and Paris

177, rue St. Honoré
75001 Paris

Diffusion **Bordas**

n° 430 / 9 octobre 1980

3 éditorial : contre l'immonde

hebdomadaire

- 4 parents : rentrée-chagrin, par Michaëla Bobasch
7 à chacun sa vérité, par Nicole Gauthier
7 mort d'une revue, par Louis Porcher

éducations

- 8 drôle de vie : un assistant à Sciences-Po, par Nautilus
9 le campus des écoliers, par Michaëla Bobasch
13 vous avez la parole : une formule inédite d'échanges pédagogiques, par Marcel Grandclaudon

à votre service

- 15 questions et réponses
16 pédagogie quotidienne : comment devient-on président de la République ?, par Claire Méral
17 documentation : vous n'avez pas encore lu ?, par Pierre Ferran, Yves Guyot, François Mariet, Marie-Claude Porcher
18 CNDP : civilisation italienne ; actualité des arts plastiques

20 textes officiels : le brevet des collèges, par René Guy

20 réponses, par René Guy

21 au « B.O. »

21 agenda

expressions

- 24 et s'il n'en reste qu'un..., par Meyer Sarfati
26 rencontre avec Goldoni, par Raymond Laubreaux
27 trois romans de notre temps, par Jean-Pierre Vélis
29 magazine, livre, chanson, théâtre, par Maurice Guillot et Jean-Pierre Vélis

réflexions

- 30 points d'avenir pour l'Europe, document Unesco
33 ... nul n'est tenu : l'An mil revisité, par Jean-Pierre Vélis
34 mots croisés

photos - couverture et p. 9, 10, 12 : « Œil de Sophia » ; p. 3 Lapi/Viollet, Keystone ; p. 16 : Keystone ; p. 17 et 31 : Léon-Claude Vénézia ; p. 26 : Bernand ; p. 27 : Claude-Lé-Anh ; p. 33 : Bonnay/Rapho.

L'Éducation

fondée en 1945
par Gustave Monod et Louis Cros

Hebdomadaire publié par « L'Éducation », association sans but lucratif qui réunit les fondateurs — l'Association d'étude pour l'expansion de la recherche scientifique, Education et Echanges, le Comité de liaison pour l'éducation nouvelle — et les auteurs et lecteurs adhérent à titre individuel.

direction

André Lichnerowicz

rédaction

rédacteur en chef : Maurice Guillot ; rédacteur en chef adjoint : Jean-Pierre Vélis ; conseiller pédagogique : Louis Porcher ; secrétariat de rédaction-maquette : Suzanne Adellis, Michel Bonnemayre ; informations : Michaëla Bobasch, Nicole Gauthier, René Guy ; documentation : Pierre Ferran, chef de rubrique - Bernard Blot, Christian Cousin, Claudine Dannequin, William

Grossin, Yves Guyot, Geneviève Lefort, François Mariet, Claire Méral, Claude Moreau, Jerry Pocztar - Marie-Claude Krausz ; agenda ; lettres, arts, spectacles : Bernard Blanc, Jacques Chevallier, Jacques Erwan, Etienne Fuzellier, Raymond Laubreaux, Fernand Lot, Pierre-Bernard Marquet, Georges Rouveyre, Meyer Sarfati ; correspondants : Elisabeth de Blasi, André Caudron, Odile Cimetière, Paul Julif, Marguerite Laforce, Pierre Rappo, Jean-Jacques Schaettel, Gérard Sénéca ; dessinateur : François Castan.

publicité - développement

Martine Cadas, Odette Garon, François Silvain

conseil d'administration de l'association éditrice

bureau : André Lichnerowicz, président ; Pierre Chevalier, vice-président ; Georges Belbenoit, secrétaire général ; Yves Malécot, trésorier ; Robert Mandra, Robert Mélet, Philippe Viannay. membres : Lazine Bergeret, Jean-Louis Cré-

mieux-Brilhac, Irène Dupoux, Anne-Marie Franchi, Emile Gracia, Lucien Géminard, Michel Gevrey, Colette Magnier, Georges Petit, Raymond Toraille, Yvette Servin.

rédaction, publicité, annonces

2, rue Chauveau-Lagarde - 75008 Paris
Tél. : 266-69-20/21/67

abonnements

215, boulevard Macdonald - 75019 Paris
Tél. : 202-80-88

le numéro : 5 F ; numéro spécial : 7 F ;
abonnement annuel : France 120 F, étranger 150 F (CCP 31-680-34 La Source).

Pour tout changement d'adresse, joindre une bande d'expédition et 2,80 F en timbres

DIAPPOSITIVES

pour l'enseignement

Un catalogue profondément rénové présentant **700 séries**, dont plus du tiers sont des nouveautés de moins de 2 ans



1980 :
122 nouvelles séries
 en Géographie - Histoire
 Art - Anglais - Italien
 Français - Expression et
 Communication - Géologie
 Biologie et Philosophie

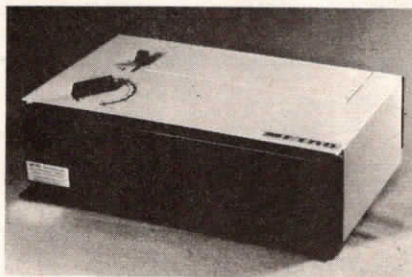
*avez-vous reçu notre nouveau catalogue?
 profitez de l'offre de consultation gratuite*

METRO DUPLICATEURS S.A.

50, RUE ÉTIENNE-MARCEL, PARIS 2^e - TÉL. 236.38.30 et 98.17

THERMOFLEX

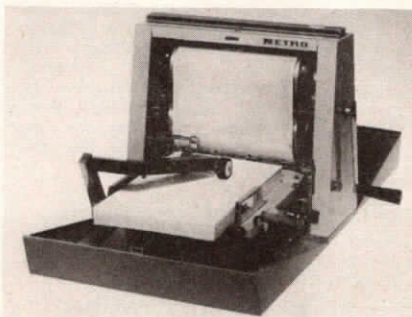
Thermocopieur pour l'établissement en quelques secondes d'un cliché hectographique - transparent si on le désire - pour duplicateur à alcool, d'un transparent pour la projection par rétro-projecteur, d'un thermo-stencil pour duplicateur à encre. Autres fonctions : monocopie, plastification.



J.3 : duplicateur à encre et à stencil, portable.

Appareil simple et robuste ("tout métal") destiné à tous ceux dont l'importance ou la fréquence des tirages ne justifie pas l'achat d'un appareil électrique.

Rendement : 80 copies minute environ. Prix : 1.950 F.H.T. Franco F.M.



METRO, UN ENSEMBLE COMPLET DE REPRODUCTION

DOCUMENTATION GRATUITE E SUR SIMPLE DEMANDE



Pour vos problèmes de

CLASSEMENT
PROTECTION
RECHERCHE RAPIDE

des DIAPPOSITIVES, FILMS, PHOTOS, DISQUES, COURS, DOCUMENTS DIVERS, nous fabriquons des articles de classement en matière plastique « **PLASTICLASS** »

(en dossiers suspendus ou albums-classeurs avec feuillets)

NOUVEAUTE :
 Classement de cassettes
 et classeurs audiovisuels

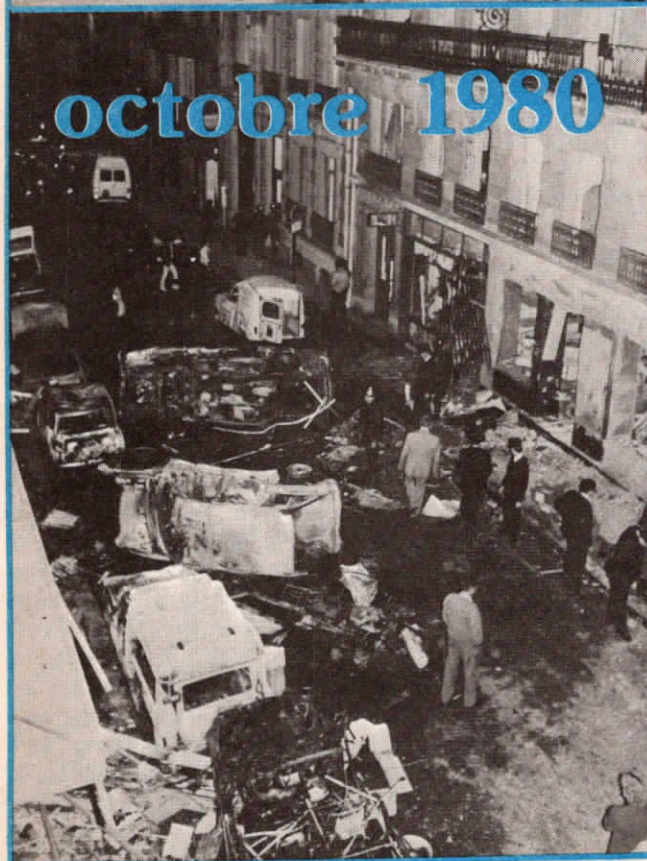
Documentation gratuite sur demande

DANOU S.A., 4 et 6, pl. Léon-Deubel
 75016 PARIS - Tél : 527-56-19 525-88-71

octobre 1941



octobre 1980



Paris, 1941, attentat contre la synagogue de la rue des Tournelles. 1980, devant celle de la rue Copernic.

contre l'immonde

De tout mal naît un bien. De toute horreur aussi. L'attentat de la rue Copernic doit, ne peut pas ne pas être salutaire. Nous croyions, nous voulions croire que jamais plus nous ne reverrions « ça » et, pour les générations qui ne l'avaient pas connu, nous voulions imaginer que nous ne le connaîtrions jamais. Mais nous rêvions. Mais nous nous bercions d'illusions. Mais notre vigilance assoupie se trompait.

L'attentat de la rue Copernic ne peut pas ne pas être un coup d'étrille pour notre mémoire défaillante. Il ne peut pas ne pas raviver le sentiment de notre responsabilité collective. Crise des valeurs morales, crise des idéologies ? Ce qui vient de se passer biffe d'un trait sanglant toutes les tergiversations de la bonne conscience. L'heure n'est plus aux hésitations, aux doutes sur les temps qui viennent, aux reculades sans cesse recommencées, aux incertitudes quant à l'instruction civique et morale. La résistible — oui : **résistible !** — ascension de la violence nue vient de nous jeter, tous, dans la clarté de l'état d'urgence. Urgence de dire, urgence d'informer, urgence d'éduquer.

S'il existe un réel pouvoir des enseignants, il n'est que temps qu'il se manifeste. Avant que d'autres en appellent à la violence des actes contre la violence des faits, il faut que les enseignants, tous les enseignants, se ressaisissent des armes qui sont les leurs et que depuis trop longtemps une mauvaise conscience leur dicte de ne pas utiliser. Une fois n'est pas coutume : il est des causes pour lesquelles l'inculcation est nécessaire. La lutte contre le racisme et l'antisémitisme est la première de toutes. L'horreur de la bêtise armée qu'ils sous-tendent, et qui vient de nous meurtrir si salement, commande de lutter sans répit et sans mollesse contre eux. Une autre voie s'apparenterait à la résignation, l'aveuglement sinistre de la lâcheté. Tout enseignant a le devoir de cette inculcation-là. Il doit l'assumer avec force et sérénité, sans attendre que survienne enfin le règne de la tolérance librement et universellement partagée. Il faut tuer le serpent dans l'œuf sans oublier que cette destruction n'annihile pas l'idée même du venin. Il faut lutter contre elle, sans cesse et partout. Et d'abord dans le cerveau des enfants. Ne pas remettre à demain car, pour cette horreur-là, demain c'est toujours trop tard.

La rédaction

Les parents d'élèves ont fait, eux aussi, leur rentrée. Avec de nouveaux présidents : Jacques Demaret (FNAPEEP) et Roland de Narbonne (UNAAPE) ne sont là que depuis un an ; Jean Andrieu (FCPE) et Jean-Marie Schléret (PEEP) depuis six mois. S'il y a des « mutations » à l'intérieur même des fédérations, rien ne semble en revanche annoncer de réels changements dans le mouvement des parents d'élèves de l'enseignement public, qui continue à perdre du terrain.

parents : rentrée-chagrin

Fédération des Conseils de parents d'élèves des écoles publiques (FCPE)
209, boulevard Saint-Germain, 75007 Paris
président : Jean Andrieu
1 100 000 adhérents

Fédération des parents d'élèves de l'enseignement public (PEEP)
91, boulevard Berthier, 75017 Paris
président : Jean-Marie Schléret
430 000 adhérents

Fédération nationale des associations de parents d'élèves de l'enseignement public (FNAPEEP)
27, rue du Faubourg-Poissonnière, 75009 Paris
président : Jacques Demaret
105 000 adhérents

Union nationale des associations autonomes de parents d'élèves (UNAAPE)
46, rue de la Tour, 75016 Paris
président : Roland Motais de Narbonne
refuse de donner le nombre de ses adhérents ; a obtenu l'an dernier 1,7 % des voix dans les lycées et les collèges

ANNONCÉE comme « sans surprise » par le ministère, la rentrée ne s'est pourtant pas déroulée sans bavures, tant du côté des enseignants — grèves sporadiques à la suite d'un certain « remue-ménage » dans les syndicats (1) —, que des parents. En de nombreux endroits, ceux-ci ont manifesté leur mécontentement, parfois sous la forme spectaculaire de l'occupation d'écoles. Ce fut le cas, notamment, à Paris et dans plusieurs départements de la région parisienne, ainsi qu'à Bayeux (Calvados) où les parents ont été évacués par les gendarmes.

Ces occupations ont été le fait de parents appartenant à différentes fédérations. Celles-ci n'ont pas toutes, en raison de l'échelonnement des dates de rentrée, fait un bilan complet, mais elles remarquent, à des degrés divers, que « cela ne va pas ».

Dans un premier constat effectué à

mi-temps de la rentrée, la FCPE relève de nombreux problèmes sur le terrain : difficultés d'accueil dans les écoles maternelles des zones urbaines (listes d'attente, notamment à Paris où l'on ne peut accéder en maternelle qu'à partir de trois ans) et aussi dans le milieu rural où, en raison des fermetures de classes, on s'achemine vers une politique de désertification. Difficultés également dans le technique où des centaines d'élèves ne sont pas affectés faute de place dans certaines sections de LEP (selon la FCPE, on comptait le 18 septembre neuf cents dossiers en suspens dans l'Essonne, quatre cent cinquante dans le Vaucluse, cinq cents dans le Val-d'Oise, trois cents dans le Loiret, deux cents dans l'Oise et en Vendée) et dans le second

(1) Voir l'éducation n° 428 du 25 septembre 1980.

cycle long où il n'est pas rare de voir des classes de quarante élèves et où l'on assiste à une politique systématique de rejet des redoublants (ce fut le cas à Périgueux, Pau, Bordeaux, Orléans, Tours).

De son côté, bien qu'ayant repoussé le bilan définitif à la fin du mois d'octobre, la PEEP constate elle aussi des « points noirs » : refus d'accueillir les redoublants en terminale, et même les élèves ayant dépassé seize ans (âge limite de l'obligation scolaire) en première, effectifs surchargés en seconde (près de mille cinq cents classes ont plus de trente-six élèves).

Tout cela entraîne un climat de malaise encore alourdi par le contexte politique et social. Pour Jean Andrieu, président de la FCPE, « cette morosité, cette rentrée-chagrin » vient des déclarations du ministre de l'Éducation à Sélestat le 29 août, devant les enseignants libéraux, reprochant à certains de faire de l'école « un terrain d'endoctrinement ». « Ni Marx, ni Jésus, ni Giscard », répond Jean Andrieu qui, avec une verve et un sens de la formule dignes de son prédécesseur, qualifie le ministre de « Don Quichotte en mal de moulins à vent » et de « Chanteclair exhortant le soleil giscardien à se lever sur l'école ».

Ce n'est pas l'avis de Roland de Narbonne, président de l'UNAAPE, qui attribue « ce climat de malaise, de méfiance » aux grèves partielles d'enseignants dès la rentrée. L'association autonome de parents d'élèves a fait sa rentrée « en fanfare », en lançant, ainsi que se plaît à le remarquer Roland de Narbonne, « une petite bombe » sous la forme d'une lettre adressée au Premier ministre demandant « la mise à l'étude d'une réglementation du droit de grève des enseignants », car ces grèves, de l'avis de l'UNAAPE, « deviennent abusives par leur répétition ». Cela n'a pas manqué de soulever un tollé, car si nombre de parents sont contre les grèves d'enseignants, ce n'est pas une raison pour leur dénier ce droit.

« Le droit de grève est un droit constitutionnel qu'il est essentiel de préserver dans une démocratie. Enlever à la grève son caractère opérationnel, c'est faire le jeu d'une conception fasciste des rapports sociaux », estime Jean Andrieu pour

qui « l'inconfort entraîné par la grève fait partie du paysage de solidarité nationale ». De son côté, Jean-Marie Schléret, président de la PEEP, pense que « si les grèves sont problématiques pour les parents, certaines revendications (comme la revalorisation de la fonction enseignante) sont justifiées » et exprime son désaccord avec l'UNAAPE sur ce point. Quant à Jacques Demaret, président de la FNAPEEP, s'il reconnaît que ses adhérents sont en général contre les grèves d'enseignants, il remarque avec philosophie que « celles-ci font moins de tort aux élèves lorsqu'elles ont lieu à la rentrée ».

Pourtant, paradoxalement, le président de l'UNAAPE n'avait pas, à l'entendre, l'intention d'aggraver encore le climat, mais au contraire, de « restaurer la confiance ». Pour lui la lettre au Premier ministre serait avant tout « un coup de semonce pour montrer la limite à ne pas dépasser ». Et s'il affirme que « les enseignants doivent s'en prendre, lorsqu'ils ont des problèmes, à leur employeur qui est l'Etat et non aux enfants », Roland de Narbonne se dit « conscient du fait que les élèves ne sont pas faciles, et que beaucoup d'enseignants, insuffisamment formés, sont mal dans leur peau pour affronter de jeunes générations turbulentes ». Et d'ajouter : « Les parents ne ressentent pas

d'agressivité envers les enseignants. Ils veulent trouver des partenaires pour élever leurs enfants. »

déception

On le voit, les parents d'élèves ne présentent pas un front uni. Toutefois, si chaque fédération a ses préoccupations spécifiques (formation des enseignants pour la FNAPEEP, organisation des examens de manière à ne pas écourter le troisième trimestre pour l'UNAAPE, le primaire et les rythmes scolaires pour la PEEP, la formation professionnelle initiale des jeunes pour la FCPE) pour l'année scolaire qui vient de commencer, elles se rejoignent pourtant sur bien des points. Tous les parents sont déçus par l'application de la réforme Haby... même ceux qui l'ont approuvée au début. Ainsi, à l'UNAAPE, on estime que la réforme « n'a pas bénéficié des moyens d'application nécessaires » en particulier pour mettre en place le soutien et l'approfondissement. Même constat à la FNAPEEP et à la PEEP où l'on attire l'attention sur le manque d'ateliers pour les options technologiques (mille six cents collèges équipés sur plus de quatre mille), et le manque de conseillers d'orientation (trois

Rythmes scolaires et participation : deux thèmes qui ont fait couler beaucoup d'encre l'an dernier (1) et sur lesquels les avis ne sont pas unanimes, loin de là.

Que pensent les parents de l'échelonnement des vacances et des rentrées ? « Certains de nos adhérents sont contents et d'autres pas » répond Jacques Demaret (FNAPEEP) qui se préoccupe davantage des trimestres non équilibrés. Même chose à l'UNAAPE où l'on déplore en particulier « la mauvaise utilisation des locaux scolaires en période d'examens » ; Roland de Narbonne a adressé une lettre à ce sujet au ministre de l'Éducation. A la FCPE, on est carrément mécontent de « la mise en place d'un système éclaté qui relève d'une vue technocratique et ne colle pas du tout à la réalité, car les parents n'ont pas intégré ces nouvelles habitudes et certaines académies ont connu, après le 1^{er} juillet, des taux d'absentéisme allant jusqu'à 80 % ». Pour Jean Andrieu (FCPE), « le bon sens réside dans un calendrier national de vacances, et une période de vacances d'été de dix semaines, donc un raccourcissement d'une semaine reventilée pour équilibrer le dernier trimestre ». Enfin, Jean-Marie Schléret (PEEP) estime que « l'on a été trop vite et sans doute trop loin » et que l'étalement dans cinq régions (au lieu de dix) serait suffisant. Il compte reformuler un certain nombre de propositions, notamment la diminution d'une heure par jour pour un meilleur rééquilibrage de la semaine scolaire. La participation ? Elle s'en va à vau-l'eau, du moins pour la principale nouveauté de la réforme, la création de comités de parents dans les écoles primaires lesquels sont en voie d'extinction progressive. Un revirement toutefois : Jean-Marie Schléret, contrairement à son prédécesseur le Dr Lagarde (2), entend « ne pas laisser tomber les comités de parents qui ont contribué à créer un dialogue entre les différentes fédérations ». Il compte en faire « sa grande préoccupation de la rentrée ».

(1) Voir l'éducation n° 424 du 29 mai 1980.

(2) Voir l'éducation n° 401-402 du 22 novembre 1979.

mille conseillers pour quatre millions deux cent mille élèves, soit un conseiller pour mille quatre cents jeunes). « Le collègue unique ? Il ne fonctionne pas ; il s'arrête en cinquième où 25 % des enfants sont évacués vers d'autres filières » dit-on à la FCPE.

Comment s'étonner dans ce cas que les parents s'inquiètent de la future « seconde indifférenciée » (ou « seconde commune ») qui sera l'aboutissement logique de la réforme Haby ? A l'UNAAPE, on avance « les programmes trop ambitieux que les professeurs ne pourront mener à bien ». A la FCPE, on se préoccupe « des implications sur les processus d'orientation en fin de troisième ». Et à la PEEP, on évoque à la fois le problème des effectifs et celui de l'orientation. « On élabore de nouveaux programmes alors que l'on n'a pas déterminé les modalités de l'orientation. Il n'y a rien en amont ni en aval. Avec le collègue unique, on a pris l'édifice dans son milieu et on a essayé de bâtir. Et maintenant, on voudrait placer une toiture qui ne repose sur rien », ironise Jean-Marie Schléret, le seul à remarquer qu'« il aurait fallu commencer la réforme en 1977 par le cours préparatoire pour en arriver ensuite au collège ».

Curieux langage pour le président d'une fédération qui a approuvé la réforme dès ses débuts. « Je me sens d'autant plus à l'aise pour le dire qu'à l'époque du congrès de Tours en 1976, je n'étais pas président, et pas même parent d'élève », rétorque Jean-Marie Schléret qui estime traduire le sentiment d'un certain nombre de parents de la PEEP « A l'époque, ajoute-t-il, les avis étaient partagés : 80 % des votants étaient d'accord pour une réforme au cours préparatoire, et 60 % seulement pour la réforme au collège ; 40 % de la fédération émettaient les plus grandes réserves, et les adhérents ont le sentiment qu'on a fait pression sur eux par le moyen de promesses qui n'ont pas été tenues. »

Voilà qui semble annoncer une véritable mutation au sein de la PEEP. On en est persuadé lorsque l'on entend la suite : bien décidé à discuter de ce problème avec le ministère, et peu enclin à se contenter de « la demi-satisfaction » des nouveaux programmes du cours moyen, Jean-Marie

Schléret demande, en attendant, les moyens nécessaires pour faire fonctionner réellement les équipes pédagogiques « qui existent sur le papier mais pas sur le terrain où se trouvent des enseignants débordés et des directeurs non déchargés de classe ». C'est pourquoi il réclame la création d'un poste d'instituteur supplémentaire par école de six classes, soit environ douze mille postes (cinq mille en un premier temps pour les écoles de dix classes et plus, et sept mille ensuite pour les écoles de six à dix classes). Ces enseignants, qui seraient mis à la disposition de l'ensemble des classes, rempliraient une triple tâche de coordination, d'animation d'activités de soutien, et de remplacement des maîtres absents pour une courte période. « Une telle opération, conclut Jean-Marie Schléret, coûterait sept cent quarante millions de francs, ce qui ne représente que 0,8 % du budget global... bien peu si l'on compare avec le coût des redoublements qui était de l'ordre d'un milliard de francs l'an dernier. »

qualité ? chiche !

« Qualité de l'enseignement, de l'accueil et de l'avenir », c'est ce que réclame la FCPE sous la forme d'un défi : « Ecole de la qualité ? Nous disons Chiche ! à M. Beullac. Nous le prenons au mot », lance Jean Andrieu. Du 13 au 25 octobre, les conseils départementaux et régionaux de la FCPE témoigneront de leurs difficultés, proposeront des améliorations concrètes à apporter dans la vie quotidienne de l'école, et envisageront diverses formes d'action : manifestations, rassemblements, rencontres avec les pouvoirs publics, grèves, occupations de locaux. Ensuite, le 25 octobre, des rassemblements nationaux seront organisés dans trois centres géographiques sur des thèmes concrets. Enfin, le conseil d'administration déterminera les modalités d'une expression nationale qui interviendra au moment des choix budgétaires.

Ainsi, tout le monde veut l'école de la qualité. Pourtant, l'union des parents est loin d'être réalisée, car si les revendications vont parfois dans le même sens, les analyses sont dif-

férentes. Il y a les associations qui se veulent résolument apolitiques. C'est le cas de la FNAPEEP et de l'UNAAPE où l'on déclare vouloir « s'occuper de l'école, et seulement de l'école ». Cette dernière association est d'ailleurs la seule à ne pas avoir de « projet d'école ». La FNAPEEP a en effet un projet d'« école continue » où chacun pourrait avancer à son propre rythme, et réclame notamment le remplacement du baccalauréat sous sa forme actuelle par un examen par unités de capacité. La PEEP qui se veut elle aussi indépendante, « tant à l'égard de l'administration que des enseignants », a entrepris une réflexion sur les objectifs de l'enseignement en France. Son président souhaite « jouer le rôle de rassembleur, sur une base assez solide et assez large qui ne soit pas politique ». Des contacts ont été pris : la PEEP rencontrera la FNAPEEP à la mi-octobre et l'UNAAPE fin octobre, avec l'objectif de déboucher sur une rencontre tripartite. Toutefois, si les fédérations acceptent le principe de rencontres informelles et d'actions communes, elles refusent toute idée de fusion, chacune tenant à garder sa spécificité.

Quant à la FCPE, elle occupe, dans cette concertation inter-parents, une place à part. « La FCPE ne veut changer ni les étendards, ni les mots d'ordre », déplore Jean-Marie Schléret. « La PEEP prétend s'insérer dans les problèmes de l'école en faisant l'économie des analyses politiques et économiques. C'est une association d'usagers. Or nous ne sommes pas seulement des usagers, mais aussi un mouvement d'éducation populaire, et nous considérons que les choix éducatifs intéressent les parents en tant qu'éducateurs de leurs enfants et citoyens de leur pays. Chaque parent a une mission éducative qui le fait se confronter à cette institution qu'est l'école, et le conduit à placer l'action dans une dimension plus générale que le seul cas particulier sur le terrain », rétorque Jean Andrieu qui, s'il n'exclut pas la possibilité de rencontres au niveau du terrain pour régler des problèmes ponctuels (obtenir l'ouverture d'une classe par exemple), entend que la FCPE demeure « une force cohérente et organisée et une dynamique potentielle ».

Dans ces conditions, on voit mal une réelle évolution du mouvement des parents d'élèves. C'est sans doute ce qui explique le désintérêt de la majorité des parents pour les asso-

ciations : celles-ci ne rassemblent guère plus de 15 % à 20 % des familles, et la plupart ont perdu 10 % des voix aux dernières élections.

Michaëla Bobasch

à chacun sa vérité

RECU du gouvernement ou simples manœuvres électorales ? Réagissant au discours prononcé le 18 septembre dernier par Raymond Barre sur la politique universitaire et la liste définitive des habilitations, les syndicats d'enseignants, les organisations étudiantes et les partis politiques analysent différemment la portée du discours du Premier ministre.

Le SNESup a noté un recul : « Le gouvernement, qui pensait boucler ce dossier pendant la période des congés universitaires, a été mis en échec. » Il ajoute que « ces premiers résultats sont à inscrire au crédit des actions importantes qui ont eu lieu en juillet ».

La FEN estime, pour sa part, que « le rétablissement d'un certain nombre d'habilitations, notamment en ce qui concerne la délivrance des diplômes de docteur ingénieur, la mise en place de groupes de travail sur des disciplines particulièrement atteintes par les décisions du ministre des Universités, constituent un premier retrait qu'il faut mettre au crédit des démarches nombreuses qui ont été effectuées auprès des pouvoirs politiques ».

Les universitaires syndiqués au SGEN-CFDT sont nettement moins enthousiastes ; pour eux, « M. Barre a distribué des miettes et il l'a fait par le canal des hommes politiques de la majorité comme s'il s'agissait d'une attribution de bureaux de tabac sous la III^e République ». De même,

l'autonomie proposée par le Premier ministre est peu crédible et « il s'agirait pour une bonne part d'une fausse autonomie concédée aux enseignants magistraux par un gouvernement qui se sait assuré de la docilité d'une majorité relative d'entre eux, même pour déstabiliser les statuts des personnels ».

Du côté des partis politiques, on observe la même divergence dans l'analyse : le Parti communiste affirme qu'il s'agit « d'un résultat qui ne doit pas être sous-estimé », alors que le Parti socialiste estime qu'« il n'y a pas lieu de crier victoire ».

Enfin, les syndicats d'étudiants ont également réagi aux récentes décisions. L'UNEF (ex-Renouveau) parle de « grande victoire pour les étudiants, les enseignants, les personnels, qui a été remportée avec les cent habilitations rétablies ». L'UNEF indépendante et démocratique (animée par des militants trotskistes et des socialistes) n'est pas de cet avis et constate que « le remodelage universitaire décidé par Mme Saunier-Seïté reste en place ». Pour sa part, le CELF (étudiants libéraux) s'est déclaré satisfait de l'amélioration de la carte universitaire et du rétablissement du titre de docteur ingénieur.

Au-delà de ces réactions, aucune action particulière n'est cependant prévue. Et pour l'instant, la rentrée universitaire semble s'annoncer dans le calme...

N. G.

mort d'une revue

Une revue qui ferme ses portes, c'est toujours une étincelle de vie qui entre dans l'ombre et le silence, un bâillon passé sur une bouche, un progrès de l'obscurité. Quand il s'agit d'une revue pédagogique, la tristesse se double d'une inquiétude : mauvais signe, qu'une société n'aime plus s'informer ou s'interroger. **Education et Développement** s'arrête, en son numéro 142. Elle faisait partie de notre paysage habituel, et les questions qu'elle posait ne pouvaient pas être contournées.

Notre ami Louis Raillon l'animait depuis longtemps, dans la perspective dessinée par Roger Cousinet. Le dynamisme nécessaire à la conduite d'une revue militante, il le possédait au plus haut point. C'était l'honneur d'**Education et Développement** : allier la rigueur, l'objectivité, et les prises de position nettes. Sur beaucoup de problèmes de notre enseignement, le premier balisage du terrain avait été effectué par Louis Raillon et ses amis. Les praticiens de la pédagogie et les chercheurs trouvaient pareillement leur provende dans cette revue originale, qui ne ressemblait à aucune autre.

C'est un pan de notre vigilance qui vient de s'effondrer, c'est un sonneur d'alerte qui s'endort. Nous sommes tous embarqués dans cette disparition : **Education et Développement** meurt pour des raisons économiques, et celles-ci ne sont jamais totalement indépendantes de nous, lecteurs. L'inquiétude est précisément ici : qu'on étouffe les voix qui parlent librement, par la contrainte et par l'inertie.

L. P.

drôle de vie

un assistant à Sciences-po

Que penserait-on d'un chef d'entreprise qui, après l'avoir formé, mettrait un de ses employés à la porte au bout de sept années de bons et loyaux services, sans indemnité et sans même la moindre explication ? On se dirait d'abord qu'il n'est pas correct et ensuite qu'il est même stupide. Nous ne sommes pas encore habitués à la négligence du rentable... Eh bien la haute administration universitaire, elle, ne semble pas procéder autrement !

Un adolescent parisien, dont la bonne scolarité suit son cours, apprend un jour l'existence des Bourses Zellidja. L'occasion, l'herbe tendre, il part ainsi étudier les minorités ethniques qui vivent en Floride. Nous sommes en 1963, il a seize ans. A son retour, la qualité de son rapport lui vaut d'obtenir la deuxième place sur trois cents... et le droit de partir à nouveau pour de nouveaux cioux : Martinique, Colombie, Panama, Guatemala. Une fois encore son rapport le distingue : il bénéficie du prix d'Encouragement à l'initiative des jeunes, que vient juste de créer le secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports de l'époque, Alain Missoffe. Voici donc notre jeune homme reparti étudier l'économie du Marché commun centra-

méricain. Car, par ses voyages, une passion lui est née, orientant une vie, une carrière : *« Tout ça a fait de moi un empiriste et m'a convaincu d'aborder les questions économiques à partir des données concrètes du réel »* commente-t-il aujourd'hui, ajoutant : *« Je suis économiste ; j'ai toujours voulu pratiquer mon métier sur trois niveaux : sur le plan professionnel, sur le plan de la recherche, et sur le plan de l'enseignement. J'ai toujours voulu mener les trois activités de front de manière à ne pas être un théoricien déconnecté de la réalité, un praticien sans background théorique. »*

Il a donc choisi un cursus universitaire plus long et plus lent. Une mention « Bien » décrochée en fin de troisième année lui permet de devenir moniteur, puis chargé de TD et enfin, sans même qu'il ait terminé son DESS, assistant. L'avenir se présente bien, malgré les vicissitudes ordinaires de la vie quotidienne. Car il est un « turbo-assistant » qui passe deux jours à Limoges pour enseigner, qui file à Nanterre pour poursuivre ses propres études et donne des cours dans le secondaire pour améliorer l'ordinaire. Il s'est marié, un enfant est né très vite.

La lecture du B.O.E.N. lui

apprend qu'un poste d'assistant se libère à l'Institut d'études politiques de Paris ; il postule et obtient le poste. Au début, il n'avait que quatre groupes d'étudiants. Puis, à cause de son ancienneté, il s'en vit confier dix par semaine, ce qu'on appelle le « service lourd » : trois cent soixante-quinze heures par an d'enseignement de l'économie, de l'économétrie, des maths et des statistiques. Il suit toujours des séminaires à l'université et fournit quelques vacances dans un organisme public d'études économiques. Sa femme est enseignante elle aussi, prof d'histoire dans une institution privée. Ensemble ils élèvent trois enfants. Ils ont la trentaine. Lui, poursuit une importante étude sur la gestion des hôpitaux qui lui vaut d'être reçu par un très grand économiste mondial lors de sa venue en France, de recevoir un appel de Londres à ce sujet. On l'appelle à siéger dans des jurys. Il a même la surprise de voir un jour un de ses supérieurs hiérarchiques, docteur de troisième cycle, s'inscrire à son propre cours, parce qu'il enseigne une discipline nouvelle. L'avenir paraît clair et plein de promesses. C'est compter sans les coups de poignard qui se donnent l'été, les décrets qui régissent l'Université.

En 1979, un texte tombe ; il concerne — et menace — près de quatre mille assistants en France. En fait, aucun, ou presque, n'a été réellement inquiété pour l'instant. Sauf à Sciences-Po, où, affirme notre assistant, les têtes sont tombées « pour l'exemple ». Il a été « évincé sans préavis, sans notification, sans indemnité. Dans le privé, quand on licencie ; on envoie une lettre recommandée. Ici, même pas ».

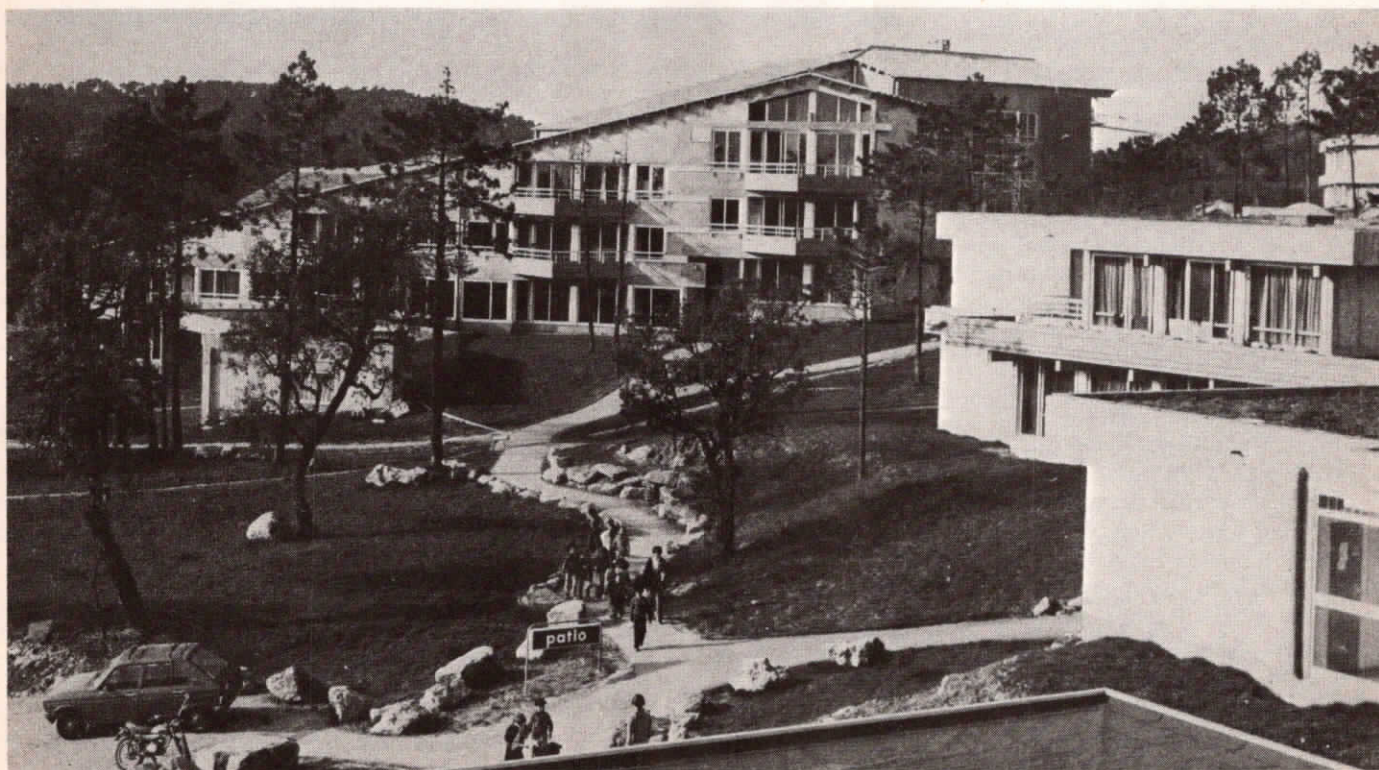
Un « campus » pour élèves du secondaire. Cette expérience unique en France, c'est celle du complexe scolaire Sophia Antipolis de Valbonne (Alpes-Maritimes).

Cet établissement, ouvert par la Mission laïque française en 1978, est doublement original, tant par son mode de fonctionnement (internat ouvert) que par le public qu'il accueille : enfants de Français travaillant à l'étranger.

Pour ces élèves, qui ne voient leurs parents qu'une ou deux fois par an, c'est l'occasion d'acquérir leur autonomie.

Une démarche qui ne va pas toujours sans difficultés...

le campus des écoliers



SOPHIA ANTIPOLIS, ce sont plusieurs bâtiments modernes, disposés en terrasses, au cœur d'une pinède située à cinq kilomètres de Valbonne. En contrebas, un terrain de sport. Outre les locaux où ont lieu les cours, il y a « l'agora » ; sol en mosaïque, charpente apparente en pin naturel, l'agora abrite une cafétéria, la coopérative scolaire, un certain nombre d'« ateliers », et « l'hôtel des parents » où ces derniers peuvent séjourner lors de leur passage.

A l'internat (six pavillons nommés Patio, Damiers, Bastion, Bastide, Mirador et La Source), chaque élève dispose d'une chambre individuelle : huit mètres carrés, trois murs blancs, le quatrième coloré en orange, jaune, bleu ou vert, et un mobilier fonctionnel (lit, secrétaire, placard-penderie, lavabo). A chaque étage, des sanitaires (douches et salles de bain) collectifs. Chaque bâtiment possède une salle de télévision et une cafétéria où les élèves peuvent venir prendre leur petit déjeuner, en robe de chambre s'ils le désirent. Ici, pas de réveil au son de la cloche. Chacun se lève à l'heure qui lui convient, en fonction de son emploi du temps. Les repas de midi et du soir sont pris au « self » ouvert de 11 h 30 à 13 h 30 et de 18 h 30 à 20 h 30. Là aussi, chacun s'organise selon ses activités scolaires et extra-scolaires. Les élèves ont en effet à leur disposition des activités sportives (tennis, natation, judo, volley-ball, basket-ball, équitation) et des ateliers (poterie, tissage, sérigraphie, dessin, musique) ainsi que d'autres possibilités de loisirs (le cinéma notamment avec sept séances hebdomadaires). Pendant les week-ends, il est possible de faire de la voile, du ski, des excursions en montagne.

La surveillance ? Elle s'opère de manière très simple. Chaque élève communique à l'hôtesse (il y a deux hôtesse et trois surveillants par pavillon, qui travaillent en équipe et par roulement) son emploi du temps scolaire et l'horaire de ses activités. Le matin, les surveillants font discrètement leur tournée..., réveillant les éventuels retardataires. De même, le soir, ils vérifient, vers 23 heures, si chacun est bien rentré. Lorsqu'un élève veut s'ab-

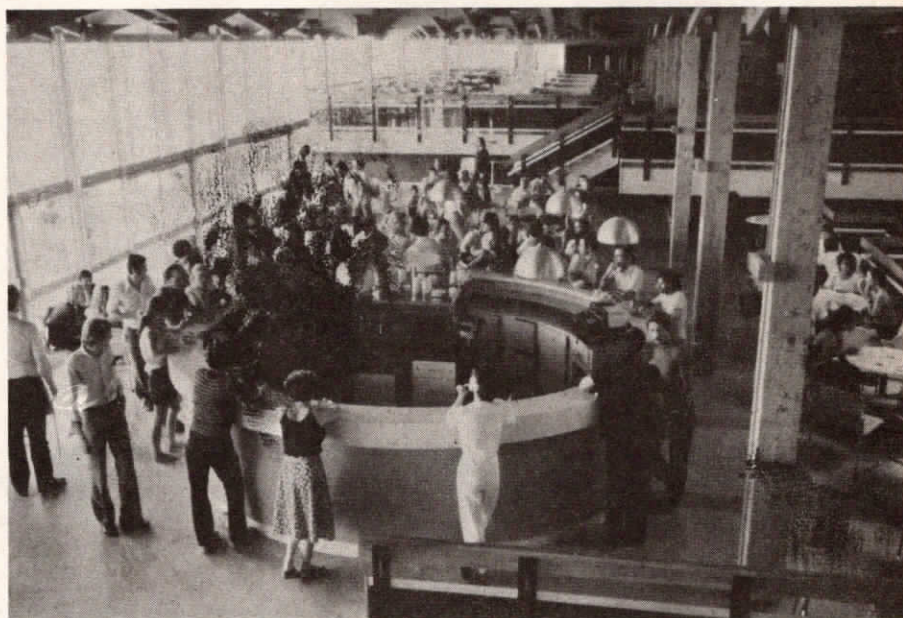
senter (promenade, visite à un camarade, cinéma), il lui suffit de mettre un mot sur sa porte ou son bureau.

paradis des écoliers ?

Sophia Antipolis le paradis des écoliers ? C'est ce que pense le visiteur de passage. Et pourtant... Lors-

que l'on interroge les internes, les avis sont multiples, et contradictoires : « internat hors du commun » pour les uns, « prison sans barreaux » pour les autres. Il y a néanmoins unanimité sur un point : « *Le complexe, c'est complexe* » ; ce jeu de mots a cours partout au complexe scolaire : dans les pavillons, à l'agora, et jusque dans le bureau du directeur de l'internat.

Les causes de cette complexité



Qui sont les élèves de Sophia Antipolis ? Dans son mémoire de fin d'études de conseillère d'orientation, Nicole Scotto a tenté de répondre à cette question. Près de quatre cents élèves du second cycle (sur quatre cent cinquante) ont rempli un questionnaire portant à la fois sur leurs caractéristiques personnelles et sur leur représentation de l'avenir.

Il ressort de cette enquête que les internes (80 % de ceux qui ont répondu) appartiennent à vingt-cinq nationalités. Beaucoup (un sur dix) ont une double nationalité. La plupart (93 %) sont enfants de cadres moyens et supérieurs, de membres de professions libérales et de patrons de l'industrie et du commerce. Fréquemment transplantés, ces élèves ont en moyenne changé trois fois de pays (et d'école) en cinq ans. Cela explique leurs lacunes : la plupart sont plus âgés que les élèves de même niveau en France. Ainsi, en classe de seconde à Sophia Antipolis, l'éventail des âges va de seize à vingt ans. Ce qui ne manque pas de poser des problèmes, en raison de la cessation de l'obligation scolaire à seize ans. Toutefois, compte tenu de leur situation particulière, des aménagements sont possibles. S'il leur manque des bases sur le plan scolaire, ces élèves sont cependant plus mûrs que les autres. Beaucoup ressentent l'internat comme un abandon affectif. Ils sont un peu dans la même situation que des étudiants en première année d'université ; c'est pour eux une phase de flottement.

Sur le plan des aspirations, il y a souvent décalage entre celles-ci et les possibilités réelles, compte tenu du niveau d'études. La plupart souhaitent exercer un métier qui leur permette de vivre à l'étranger. Sans doute veulent-ils ainsi imiter leurs parents (curieusement, il n'y a pas de rejet du père, sans doute du fait qu'ils ne vivent pas avec lui ; au contraire, le père est souvent idéalisé). Etant donné leurs désirs de vivre ailleurs, ils limitent leur intégration en France au strict minimum, ce qui est peut-être une des causes des difficultés de Sophia Antipolis.

tiennent, tout d'abord, aux caractéristiques particulières des élèves. Séparés de leurs parents, ils sont en proie à une carence affective et vivent parfois mal leur internat. C'est le cas d'Yvan, élève de troisième, dont les parents sont en Arabie Saoudite. Interne pour la première fois, il dit apprécier les possibilités (sport, ateliers) qui lui sont offertes. Mais sous l'apparente satisfaction percent le malaise (« *Cela a beau être bien, ce n'est pas comme à la maison* ») et l'ennui (« *Que faire, sinon travailler, un tennis, un tour à l'atelier poterie ou sérigraphie, et puis dormir ?* »).

« *Les plus jeunes ont une demande d'amour fantastique. Hier, au dortoir, j'ai embrassé une « petite », et les autres se sont toutes mises à crier : Et moi ! et moi !* », rapporte Catherine, élève de terminale. Aux problèmes affectifs, s'ajoutent les problèmes scolaires. Ballottés de pays en pays, ces élèves ont eu une scolarité irrégulière, « en dents de scie » et accumulé les retards. Certains, accoutumés à travailler seuls avec l'aide du CNTE, se sont trouvés complètement dépaysés. « *Faire mes devoirs en étude avec quelqu'un pour me surveiller, cela me semblait aberrant. En Indonésie, je travaillais dans ma chambre ; mes parents me faisaient confiance* », poursuit Catherine qui a raté son baccalauréat l'an dernier. Et d'ajouter : « *Après dix-sept ans d'expatriation, un jour ou l'autre, on paie les pots cassés.* »

Pour remédier à ces difficultés, les créateurs de Sophia Antipolis ont mis au point un projet destiné à la fois à apporter une aide sur le plan scolaire (soutien particulier dans les matières principales, qualité de l'encadrement) et à compenser le traumatisme de la séparation familiale par la structure la plus ouverte et la moins oppressive possible. « *On a tenté de faire disparaître toutes les contraintes inutiles telles que les horaires rigides pour les repas, et les dortoirs rectilignes. Il n'est pas possible de garder enfermés pendant deux cent quatre-vingts jours par an des enfants dont les parents sont au loin, car il n'y a pas la soupape de sécurité des week-ends* », explique Robert Leroy,

directeur de l'internat durant les deux premières années de l'expérience.

Le personnel de l'internat, logé sur place, s'efforce de pallier de son mieux les carences affectives par divers moyens : tenir compagnie à l'un le soir, donner un coup de main pour les devoirs, faire réciter une leçon, ou même prêter sa cuisine pour confectionner un repas improvisé. « *Il faut prendre le temps d'écouter une élève, même si elle vous raconte qu'elle a eu un hippopotame dans sa baignoire à cinq ans* », dit Michèle Ferrero, surveillante. « *On arrive presque à materner les élèves, à se retrouver avec des problèmes de parents sans en avoir les blocages traditionnels* », ajoute Michèle Tardieu, hôtesse à Patio. La mise en place des ateliers assurés par des professeurs de la mission laïque qui font, en plus de leurs vingt et une heures de cours, six heures d'animation par semaine, y compris pendant les petites vacances, relève du même principe. Il ne s'agit pas seulement d'enseigner une technique, mais aussi d'offrir aux élèves un lieu où règne une ambiance chaude, où ils peuvent s'exprimer, avoir un contact avec l'adulte. « *On tente d'établir une relation de confiance. L'atelier joue un rôle de foyer, devient un refuge* », remarque Claude Roger, professeur de français dans la section internationale, qui anime l'atelier de poterie.

un " pis aller "

Mais tout cela ne suffit pas. Robert Leroy, qui est pourtant un spécialiste des populations scolaires non traditionnelles (il a été successivement enseignant en Afrique et au lycée Descartes à Alger, puis directeur des études à l'INSEP où il a mis en place des sections sport-études de haut niveau, et censeur au lycée expérimental de Sèvres), en convient : « *Notre solution n'est qu'un palliatif, un pis-aller.* » Il y a en effet de nombreux problèmes : élèves qui « cafardent » seuls dans leur chambre, mais aussi des abus en tous genres, depuis l'adolescent qui, sans être forcément fugueur,

part en week-end sans prévenir, jusqu'à celui qui héberge un copain de l'extérieur, en passant par le problème des « couples » qui se forment, sans oublier toutes les entorses à un règlement pourtant très souple : absentéisme, dégradation du matériel, menus larcins tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du complexe.

Tout cela est dû à la confrontation brutale de ces jeunes avec une liberté à laquelle ils ne sont pas habitués, sans apprentissage préalable de l'autonomie. Ces élèves qui viennent des quatre coins du monde ont en effet vécu des situations très diverses (certains n'ont jamais quitté leur famille, d'autres ont tâté de l'internat classique) qui ne les ont pas forcément préparés à s'assumer. Tous ne réagissent pas aussi bien que Myriam, élève de première B, qui, après quatre ans d'internat religieux, apprécie particulièrement Sophia Antipolis. « *Comme internat, je doute qu'il y ait mieux. Je m'y plais parce que j'ai besoin de mon indépendance. Mes parents me font confiance et savent que je suis responsable de moi-même*, dit-elle. *Mais il y en a d'autres qui perdent les pédales, se mettent à fumer, boire, se droguer, faire toutes les bêtises imaginables. Il est difficile, pour ceux qui sont faibles de caractère, de concilier l'école avec un système d'internat-campus. Tout dépend de la maturité et du potentiel de départ donné par les parents. Ceux qui ont été trop brimés abusent de la liberté.* » Il est vrai qu'il y a sur ce plan des disparités entre les élèves, en fonction de l'optique éducative et de l'intérêt que leur portent leurs parents. Selon que ceux-ci sont libéraux ou au contraire très stricts, les élèves bénéficient ou non d'autorisations de sortie, ce qui ne contribue guère à améliorer l'ambiance. Il y a en outre des élèves majeurs, dont certains possèdent même leur propre voiture, et auxquels il est difficile de refuser des « permissions de minuit ».

Avec un projet ambitieux au départ et une population scolaire si peu traditionnelle, le démarrage a été difficile. « *Au début, on a essayé les plâtres au sens propre (les travaux venaient tout juste d'être*

terminés) comme au figuré. Certains venaient d'internats classiques et se sont trouvés tout à coup dans un endroit sans grilles ni barreaux. L'autodiscipline, personne ne savait ce que c'était. D'où le chahut (musique jusqu'à trois heures du matin, douches nocturnes) et les déprédations », explique Catherine, élève de terminale, estimant que le projet de départ était trop idéaliste : « On pensait qu'il suffirait de mettre les élèves dans un certain cadre et un certain confort pour que cela aille tout seul. » En fait, remarque Ian, lui aussi élève de terminale, « il ne se passe pas à Sophia Antipolis plus de choses que dans les autres établissements ; simplement, cela a lieu plus ouvertement ».

« Ailleurs, les filles font le mur. Or ici il n'y a pas de mur, et c'est ce qui choque les gens peu habitués à voir un internat ouvert en pleine nature, d'autant plus qu'un tel projet ne correspond guère à la mentalité locale méridionale », précise Catherine qui aborde là un autre aspect du problème : le complexe scolaire n'est pas encore intégré à la région, et tout ce qui s'y passe n'est pas forcément considéré d'un œil bienveillant. « Si on a le malheur de dire à Valbonne que l'on vient de Sophia Antipolis, il y a une bande qui vous attend au coin de la rue », lance un élève. Convoqué à la brigade des mineurs pour le cas de deux internes qui avaient volé dans un supermarché, Robert Leroy a eu la surprise de voir ses élèves classés sous la rubrique « Complexe scolaire de Valbonne », alors que les soixante autres adolescents présents ce jour-là ont été répertoriés « Individuels sous la responsabilité parentale ».

Tout cela a entraîné une attitude répressive de la part de la direction. « On passe avec les élèves un contrat moral qui est respecté à 95 %, car certains ne voient pas les limites à ne pas dépasser », explique Robert Leroy. En principe, la rupture du « contrat » entraîne l'exclusion. Toutefois, il y a des nuances selon la nature et la gravité de l'entorse, car Robert Leroy n'ignore pas que, derrière la fugue ou le larcin, il y a un appel, un signal de détresse. Il demande

alors à l'élève d'écrire à ses parents pour les informer de ce qui s'est passé, ce qui permet d'établir un dialogue. Conscient d'être engagé dans une relation tripartite, Robert Leroy veut avant tout préserver le contact avec les familles. « Je ne suis pas le subrogé-tuteur, mais seulement un reflet momentané des parents », dit-il fréquemment. Et de louvoyer, d'ajuster en fonction des cas individuels, en tenant compte de ce qui relève des problèmes « classiques » d'adaptation ou de l'attraction du « partir » (la sanction n'interviendra qu'en cas de

récidive), des situations familiales (parents désunis qui parfois se désintéressent de leurs enfants), et du vécu de chacun : quelques élèves venant de pays en guerre (Tchad, Afghanistan) ont connu des périodes difficiles et sont complètement déphasés et traumatisés. « Il n'y a pas un internat, mais des internes », constate Robert Leroy.

compromis dialectique

Prise entre la diversité des cas



Diffuser la langue et la culture françaises, c'est l'objectif de la Mission laïque française. Fondée en 1902, cette association à but non lucratif (loi de 1901), reconnue d'utilité publique en 1906, gère une cinquantaine de réalisations scolaires à l'étranger. Très diverses (du lycée implanté dans une capitale à la petite école de société), celles-ci assurent la scolarisation de plus de vingt mille élèves dont les familles résident hors de la métropole. La Mission laïque a créé en outre la Fondation scolaire à vocation internationale qui comporte deux établissements (le Complexe scolaire de Valbonne-Sophia Antipolis et l'École internationale européenne de Draveil) qui reçoivent à la fois des enfants français dont les parents sont à l'étranger et des élèves étrangers, et préparent au baccalauréat international.

particuliers et la nécessité de ne pas laisser l'exception s'ériger en règle, l'équipe de direction a mené, tout au long de l'année 1979-1980, une politique du « coup par coup », avec alternance de périodes de libéralisme et de sévérité, lesquelles ont été très mal ressenties par les internes. « Ils ont voulu donner beaucoup de liberté pour la restreindre ensuite », déplore Natacha. « Il n'est pas possible de laisser s'installer une norme selon laquelle chacun pourrait faire ce qu'il veut. Il y a une différence entre le fait que certains automobilistes roulent à 140 km/heure sur l'autoroute, et l'officialisation de cette vitesse. De même, notre société n'a pas encore admis qu'il y ait de petits couples âgés de seize à dix-huit ans, et il faut se situer dans cette structure. On ne peut donc pas tolérer que des élèves vivent en couples ou héber-

une expérience franco-allemande

une formule inédite d'échanges pédagogiques

gent des copains dans leur chambre », rétorque Robert Leroy qui a renvoyé deux internes parce qu'elles avaient logé dans la chambre de l'un de leurs camarades un jeune auto-stoppeur allemand. « Peut-être, ajoute-t-il, dans cinq ans ce jeune Allemand repartira-t-il après une sermonne, mais aussi après avoir bu un bol de café. Aujourd'hui, ce n'est pas possible. Nous sommes trop jeunes et trop fragiles. Nous n'existons que depuis deux ans, et parce que nous sommes différents des autres, nous sommes observés et calomniés. Tolérer que la règle soit transgressée, ce serait ouvrir une brèche dans laquelle tout le monde s'engouffrerait. D'où un compromis dialectique entre l'autoritarisme et le non-autoritarisme. Nous sommes à la croisée des chemins. »

Certains élèves ont pris conscience du fait qu'il était impossible de vivre sans système et sans limites et ont commencé, peu à peu, à édifier une ébauche de vie collective. Cela a débuté sous une forme inattendue : « l'attaque » de Mirador (pavillon de garçons) contre un pavillon de filles ; il s'agissait d'empêcher ces dernières de dormir à coup d'explosions de pétards jusqu'à une heure avancée de la nuit. La semaine suivante, les filles — contrairement aux prévisions des garçons — ont riposté : « Une fois le mécontentement passé, on a trouvé cela assez sympathique parce que c'était une forme d'organisation collective, même s'il s'agissait de régler des comptes », indique Marc Scotto, directeur-adjoint de l'internat.

La vie collective s'organise en effet difficilement pour des jeunes qui sont souvent devenus, par la force des choses, individualistes, voire un peu égoïstes. « Depuis l'âge de dix ans, je vis par moi-même ; papiers, vaccins, billets d'avion, je suis habituée à tout régler. Je n'ai pas besoin de mes parents et je ne pourrais pas vivre avec eux, même s'ils s'installaient en France », lance Myriam, admettant volontiers que, du fait de cette juxtaposition d'individualités, il est difficile de se faire des amis à l'internat. Consciente de ce manque de chaleur humaine, elle

suite page 14

LORSQU'IL est question d'échanges pédagogiques avec l'étranger, on pense généralement que c'est d'abord l'affaire des professeurs de langues. Or, à côté des échanges proprement linguistiques (recyclage, échange de professeurs...), ou portant sur les méthodes d'apprentissage des langues respectives, les manuels utilisés, etc., un domaine beaucoup plus vaste fait rarement l'objet de confrontations concrètes : comment tel pays conçoit-il l'enseignement de sa propre langue et quels types de difficultés rencontre-t-il ? Quels textes choisit-on de lire dans les classes du second cycle ? Les arts plastiques constituent-ils un langage commun des peuples ? Ce que nous appelons sciences humaines a-t-il son équivalent à l'étranger ?

C'est pour essayer de répondre « sur le terrain » à ce type de questions que des échanges réguliers se sont peu à peu instaurés entre Sèvres (lycée et collège) et Markdorf (établissement secondaire à filières diversifiées dans le Land de Bade-Wurtemberg). Cette initiative est due d'abord au dynamisme de M. Olbert, directeur du Séminaire pédagogique de Rottweil, et actuel président de la Fédération internationale des professeurs de français. Avec l'appui et le soutien du Centre international d'études pédagogiques de Sèvres, une dizaine de professeurs français de trois disciplines (français, histoire-géographie, arts plastiques) ainsi que Mme le principal du collège de Sèvres ont, une première fois, été reçus à Markdorf en novembre 1978. Des collègues qui enseignent l'allemand à Sèvres ont bien voulu s'adjoindre aux groupes formés par spécialités, afin d'aplanir les obstacles de langue qui, inévitablement, se présentaient,

dès lors qu'il ne s'agissait pas a priori de recherches concernant des germanistes.

A leur tour, des collègues allemands des spécialités correspondantes ont été reçus à Sèvres en février 1979. Cette première année d'échanges a permis de confronter les systèmes scolaires des deux pays et de déterminer les cadres d'une concertation plus étroite. C'est ainsi, par exemple, que les professeurs français ont reçu dans leurs classes les mêmes collègues allemands qu'ils avaient pu voir en fonction à Markdorf. Ensemble ils ont défini le profil socio-culturel de la population scolaire à laquelle ils s'adressent. Tout ce qui, dans les revues spécialisées, garde un caractère abstrait prend, lors de tels échanges, un caractère incomparablement plus réel et plus humain.

Au cours de l'année scolaire 1979-1980, les rencontres ont également été au nombre de deux. Elles ont constitué les temps forts d'un travail étalé dans le temps et organisé d'abord en cinq puis en six groupes de recherche franco-allemands.

Voici un aperçu de ces recherches :

Groupe I

- discipline : histoire-géographie ;
- niveau : à Sèvres, le collège (classe de quatrième) ; à Markdorf, la « Realschule » et le « Gymnasium » (septième et huitième classes) ;
- projet : élaborer et rédiger un dossier-guide de sa propre région (Sèvres, ville de banlieue en Ile-de-France ; Markdorf, petite ville à la fois rurale et industrielle proche du lac de Constance).

Il serait intéressant que cette étude aboutisse pour les élèves de

Markdorf à un séjour à Sèvres, et inversement. Les visites se feraient à l'aide des guides réalisés par les élèves.

Groupe II

- disciplines : langue maternelle et arts plastiques ;
- niveau : à Sèvres, le collège (classes de sixième et cinquième) ; à Markdorf, le « Gymnasium » (cinquième et sixième classes) ;
- projet : résoudre les difficultés d'expression en langue maternelle à l'aide de tous les systèmes signifiants employés dans les activités créatrices.

Cette recherche met l'accent sur l'interdisciplinarité.

Groupe III

- discipline : histoire-géographie ;
- niveau : à Sèvres, le lycée (classe de première) ; à Markdorf le « Gymnasium » (neuvième, dixième et douzième classes) ;
- projet : recherche et échange de documents sur la révolution industrielle au niveau d'une région.

Dans ce groupe, la phase de recherche des documents est déjà bien avancée ; il reste cependant à les traduire, au moins partiellement, pour que les élèves puissent les exploiter. Le groupe doit aussi proposer une sorte de « mode d'emploi » de ces documents.

Groupe IV

- discipline dominante : langue maternelle ;
- niveau : à Sèvres, le lycée (classe de seconde) ; à Markdorf, le « Gymnasium » (onzième classe) ;
- projet : à partir d'un thème général déterminé en commun (utilisation de personnages de la mythologie pour exprimer des préoccupations contemporaines), réalisation de montages audiovisuels, mise en scène d'extraits dramatiques, utilisation du studio de télévision en circuit fermé, etc.

Le groupe IV met également l'accent sur l'interdisciplinarité et l'apprentissage du « travail autonome ». En 1979-1980, c'est le mythe d'Œdipe qui a été plus particulièrement étudié, de Sophocle à Freud. Les réalisations des élèves ont été présentées au théâtre du lycée de Sèvres en juin dernier. Les collègues allemands ont proposé l'étude

d'autres mythes et d'autres œuvres pour 1980-1981. Le Docteur Koersgen, proche collaborateur de M. Olbert, au Séminaire pédagogique de Rottweil, veut bien, pour sa part, s'associer aux travaux de ce groupe.

Groupe V

- discipline : le français, langue étrangère ;
- niveau : à Sèvres, les « classes internationales » (sixième et cinquième) ; à Markdorf, le « Gymnasium » (septième et neuvième classes) ;
- projet : recherches pour l'élaboration d'« un niveau-seuil ».

Ce projet s'inscrit dans un cadre plus général d'une méthodologie d'apprentissage des langues en fonction des besoins des apprenants, méthodologie à laquelle aussi bien le Séminaire pédagogique de Rottweil que le Conseil de l'Europe portent le plus grand intérêt.

Groupe VI

- discipline : français et allemand, langues étrangères ;
- niveau : à Sèvres, le lycée (classe de première T) ; à Markdorf, le « Gymnasium » (douzième et treizième classes) ;
- projet : réunir des témoignages enregistrés sur deux sujets difficiles mais qui suscitent l'intérêt des élèves de part et d'autre, à savoir « Colonisation et décolonisation dans la mémoire des Français » et « Souvenir du nazisme en Allemagne ».

Il ne s'agit pas là de faire œuvre d'historien, même si l'histoire doit avoir son mot à dire, mais de recueillir des documents susceptibles de donner aux élèves l'envie d'intervenir.

Tout laisse augurer que l'année scolaire 1980-1981 verra ces projets aboutir. Il restera à élaborer un bilan comparatif des résultats, des méthodes, des difficultés rencontrées... Mais il est déjà certain que cette ébauche d'un « marché commun » des pratiques pédagogiques constitue pour chaque participant — tous ont été bien sûr volontaires — un stimulant dont les élèves auront été les premiers bénéficiaires.

Marcel Grandclaudon

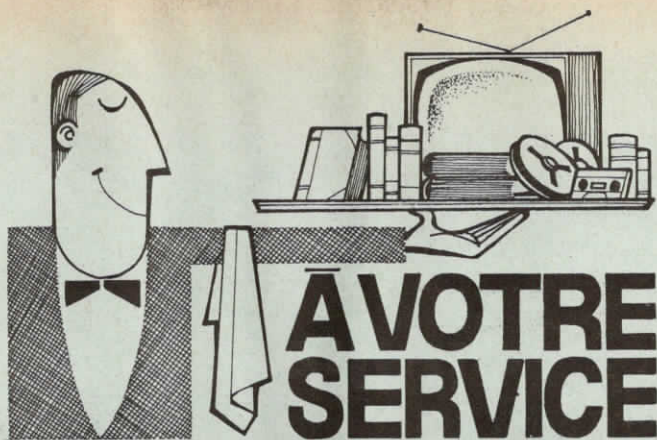
Sophia Antipolis

suite de la page 13

a entrepris avec Catherine et Hélène (élèves de terminale) un travail de sensibilisation à l'intérieur de son pavillon pour « rendre l'endroit vivable » et « éviter aux plus jeunes de connaître les mêmes difficultés ». Pour cela, elles ont multiplié les contacts individuels, faisant du « porte à porte », organisant des réunions sur divers thèmes : information sexuelle, carrefour des métiers, etc. Certaines ont créé des clubs (plongée sous-marine) ou animé des activités pour les plus jeunes. Ce travail de longue haleine (elles s'estiment heureuses lorsqu'elles ont pu « récupérer », c'est-à-dire associer à la vie collective quatre internes par mois) porte peu à peu ses fruits : « Les filles de mon couloir ont acquis des habitudes d'entraide, une mentalité différente qu'elles répercuteront l'an prochain », estime Catherine. « Il faut leur faire prendre conscience qu'elles n'existent pas seulement en tant qu'élèves mais en tant que membres d'un groupe », précise Michèle Tardieu. Moins optimiste, Ian, élève de terminale, estime que « cela prendra plusieurs années pour arriver à réaliser l'idée initiale d'un établissement libéral où règne l'auto-discipline ».

Pourtant, peu à peu, les élèves se prennent en charge. Ainsi, Claude Roger constate, à l'atelier de poterie, une différence de comportement entre les internes qui prennent des initiatives et les externes qui demandent toujours ce qu'ils doivent faire. Par tâtonnements et ajustements successifs, la formule — commencée à trop grande échelle et avec un encadrement insuffisant — prend tournure. Des idées se dégagent, comme celle d'une autonomie de chaque pavillon qui sera mise en œuvre cette année par la nouvelle direction. Il n'en reste pas moins que, de l'avis même des élèves, Sophia Antipolis est un établissement où les internes sont heureux. C'est déjà un bilan positif à l'actif de ses créateurs qui ont eu le mérite de ne pas opter pour la facilité.

Michaëla Bobasch



questions et réponses

Nous avons souvent mis en évidence les ouvrages de la collection « Questions-Réponses » (Editions ESF) dont la douzaine de réalisations, depuis l'école maternelle jusqu'à l'enseignement technique long, en passant par les autres stades de notre enseignement y compris la scolarisation des travailleurs migrants ou l'éducation physique et sportive, permettent une exploration des secteurs ou des thèmes choisis d'une manière qui ne laisse guère de questions en suspens. Le contenu comme la conception de ces ouvrages, par les niveaux abordés, par les angles d'approche, et surtout parce qu'ils sont la plupart du temps le fruit d'un travail collectif de chercheurs et d'enseignants, ne laissent guère de terrain découvert et apportent les éléments d'une réflexion à facettes indispensables à une réflexion propre.

Le dernier reçu est consacré à **L'audio-visuel à l'école** (186 p.) et, une fois n'est pas coutume,

nous ne craignons pas de dire qu'il tient plus que les promesses des précédents. Pourquoi ? Parce que les deux chefs de file de cette équipe de dix-neuf enseignants, psychologues, inspecteurs, conseillers pédagogiques, spécialistes ou non-spécialistes ne sont autres que Louis Porcher et Pierre Ferran et que, parmi les protagonistes de ce travail collectif, nos lecteurs découvriront une bonne dizaine de noms de collaborateurs réguliers de notre revue. Il s'agit avant tout d'une entreprise qui s'est appuyée sur les sollicitations et réponses de plusieurs centaines d'enseignants et qui entendait n'être ni statistique, ni enquête. Il s'agissait avant tout, comme le disent les auteurs, de constituer « un certain reflet de l'opinion pédagogique actuelle concernant les moyens audiovisuels et leur relation avec l'enseignement ». Mise en commun de compétences multiples, diversité des opinions, approches coexistantes sont la garantie, affirmée en préface, d'un « anti-dogmatisme résolu ».

Les questions sont donc venues de cette somme très diversifiée de préoccupations que vingt ans

d'audio-visuel en mal d'harmonie avec l'école n'ont pu assouvir. Préoccupations utilitaires mais aussi, et pour une large part, d'interrogations réflexives c'est-à-dire réflexion pédagogique qui reste très vive — les auteurs le remarquent — en ce domaine. Avec ses cinq grands chapitres : « Quelques conditions externes d'un enseignement audio-visuel », « Méthodologie audiovisuelle », « Pratiques pédagogiques », « Didactiques spécifiques », et « Et maintenant ?... », l'ouvrage, en quarante grandes questions, ouvre sur les horizons et répond sans jamais s'enfermer sur des recettes ou des théories hermétiques.

Dans leur conclusion, Louis Porcher et Pierre Ferran posent d'autres interrogations dans l'au-delà de ce « Questions-Réponses » et esquissent les jalons d'une prise de conscience indispensable pour un grand réveil des enseignants sur ces problèmes, faute de quoi « l'école aurait, sans le savoir, suivi son propre enterrement ». A lire absolument par tous les enseignants du XX^e siècle dont l'audio-visuel aura été « l'une des grandes affaires pédagogiques ».

pédagogie quotidienne

comment devient-on président de la République ?

L'approche des élections présidentielles, qui doivent avoir lieu au printemps prochain, fait l'objet, depuis quelques mois, de multiples articles de presse, sondages, entretiens, interviews d'éventuels candidats, d'hommes politiques en vue, etc. Ce qui n'était, au départ, que simples allusions ou évocations fera bientôt la une de tous les journaux écrits, télévisés, radiodiffusés. Des affiches couvriront les murs, des tracts seront distribués. Aussi apparaît-il intéressant d'exploiter en classe cette situation, d'étudier cet événement national que constitue l'élection du Président de la République.

Ce travail, qui relève des activités d'éveil et dont les objectifs principaux sont d'ordre cognitif, s'inscrit dans une perspective d'ouverture de l'école sur la société. Il constitue une première approche du métier de citoyen (1).

Un premier entretien avec la classe au complet doit permettre à l'instituteur d'apprécier le niveau et la nature des connaissances de chacun dans le domaine en question. En fonction de ceux-ci, il convient d'éclaircir certains points, d'en préciser d'autres, d'apporter les informations nécessaires à l'introduction du sujet. Il s'agit en l'occurrence pour les élèves de pouvoir répondre de façon générale à quelques questions relatives



aux élections (A quoi servent-elles ? En quoi consiste ce mode de désignation ?) et à la présidence de la République (Qui est l'actuel chef d'Etat ? Que représente-t-il ? Quel est son rôle ?). La principale difficulté réside évidemment dans la façon d'aborder et de traiter le sujet avec des enfants. L'instituteur devra trouver le point d'équilibre entre ces deux extrêmes que constituent le cours de droit et la version trop simplifiée du problème.

Les élèves se consacrent, dans un second temps, à la collecte d'informations, de documents sur le sujet. L'enseignant les invite aussi à regarder, à écouter, sinon en entier du moins partiellement, telle ou telle émission à la télévision ou à la radio, en rapport avec le thème étudié. Il reste alors à tirer partie des renseignements recueillis et de la documentation. Celle-ci pouvant être très abondante et n'avoir parfois qu'un lointain rapport avec les élections, l'instituteur peut effectuer un premier tri et aider ensuite les élèves à organiser leur recherche, à formuler les questions dont ils auront à trouver les réponses. Ces questions peuvent être autant de titres sous lesquels seront notés les renseignements découverts, par exemple, en ce qui concerne étroitement le sujet :

- qui peut être candidat ?
- comment le Président est-il élu ? (type de suffrage, mode de scrutin);
- qui vote ?
- comment se déroulent les élections ?
- quel est le rôle des sondages ?
- qu'est-ce qu'une campagne électorale ?

Il est à noter que les articles 6, 7 et 58 de la Constitution ont trait à l'élection présidentielle.

Chaque semaine apporte son lot d'informations nouvelles qui viennent compléter ou préciser celles précédemment recueillies.

Le déroulement des élections entre aussi en compte dans cette étude. La visite de la salle prévue à cet effet, l'énumération par l'instituteur ou une autre personne des différentes actions que chaque électeur devra accomplir, l'examen des bulletins de vote permettent d'en rendre compte aisément.

De même le résultat des élections est exploité en classe (quel est-il au

(1) Cf. *Apprendre à devenir citoyen à l'école*, de François Mariet et Louis Porcher (ESF, 1978, 124 pages).

niveau de la commune, au niveau du pays tout entier ?). Les élèves compareront le nombre de votants, d'abstentions, de blancs ou nuls, de suffrages exprimés par rapport à celui des inscrits. Ils compareront aussi le nombre de voix obtenues par chacun des candidats. Il va sans dire que toutes ces données peuvent

faire l'objet de calculs de pourcentages et que l'instituteur peut amener les élèves à rechercher une représentation graphique des résultats (diagrammes à bandes).

Enfin, il est possible, selon l'intérêt que cette étude suscite, de donner à ce travail une dimension historique.

Claire Méral

documentation

vous n'avez pas encore lu ?

Francis Jeanson

Eloge de la psychiatrie

Le Seuil, 188 pages

Le livre de Jeanson est plutôt un appel qu'un éloge !

Un appel à l'homme pour qu'il s'efforce de recouvrir savoir propre et socialité ; savoir propre, lorsque s'abolirait la distance qui sépare les détenteurs du Savoir — spécialistes et techniciens d'une société technocratique — et un peuple de profanes alors soumis à leur pouvoir ; car la coupure existant entre l'« expert » et l'« usager » est, au regard de Jeanson, un processus inéluctable de désocialisation, d'esseulement et d'impuissance : « Nous sommes tous des malades, malades d'un « vide social » de plus en plus vertigineux ; malades d'un manque de prises culturelles sur notre propre réalité [...] malades d'une dépolitisation radicale et d'un détournement étatique de notre substance même, qui sont tout doucement en train de nous enfermer dans le double statut d'oligophrènes civiques et d'assistés permanents. »

Et l'éloge — s'il y a éloge — à l'égard de la psychiatrie n'est pas adressé au psychiatre ni à ses réalisations. Il est adressé aux soignants de toutes catégories lorsque ceux-ci se préoccupent de partager leur

savoir mais surtout de le recréer et d'en franchir les limites. Car, pour Jeanson, le champ psychiatrique a de spécifique le fait qu'à tout moment de la démarche thérapeutique, l'expert — quel que soit son « grade » — se doit de dépasser ce qu'autoriserait son savoir théorique ou sa praxis. A la différence des sciences humaines qui — quels que soient leur optique

théorique ou leur vouloir idéologique sous-jacent — ne peuvent éviter certain confort théorique dû à certaine mise à distance du « réel » (« Quand un psychologue « teste », quand un sociologue « enquête », ils peuvent ignorer la réalité, la globale de chacun des individus concernés »), la psychiatrie, par sa plongée dans l'action, est sans cesse entraînée dans « toutes sortes de compromissions avec les réalités sociales » et le psychiatre est alors conduit à affronter des problèmes bien étrangers au champ de ses qualifications « officielles ».

Un livre tâtonnant, inquiet, honnête ; sans proclamations fracassantes ; à la recherche d'une justice sociale.

Ludwig Wittgenstein

Grammaire philosophique

Gallimard, 498 p., index

L'édition de l'œuvre de Wittgenstein se poursuit en France lentement mais sûrement. Les spécialistes, philosophes, linguistes, mathématiciens, tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, s'intéressent au rapport de la logique et des langues naturelles trouveront dans cet ouvrage posthume matière à réflexion, abondante et solide. La notion de proposition, de sens de la proposition, fait l'objet d'une longue première partie



Elisabeth Badinter
L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVII^e-XX^e siècle)

Flammarion, 374 pages

L'instinct maternel est une invention récente : c'est ce que démontre cette étude historique de presque quatre siècles d'attitudes maternelles. Histoire étonnante que celle de la répression contre les enfants, répression légitimée,

au mépris des Evangiles, par l'institution religieuse. Histoire stupéfiante que celle des nourrices qui recueillent, pour de longues années, la progéniture des parents citadins de tous milieux sociaux. Avec cet ouvrage, beaucoup de choses s'éclairent, les « précieuses ridicules » apparaissent plus précieuses que ridicules et certaines utilisations sociales du freudisme bien peu innocentes. Au-delà de l'amour maternel, c'est en réalité le mariage et la place de la femme dans la société qui sont mis à la question : livre vivifiant et inconfortable qui force à penser et reste toujours agréable à lire.

tandis que la seconde est consacrée à la logique et aux mathématiques.

La lecture de Wittgenstein est assurément chose difficile (Sartre avouait dans **Les mots** lui préférer la lecture des « Série noire ») mais on est payé de son effort. Rien n'est plus découpant contre les illusions pédagogiques que la lecture de la première partie sur la compréhension d'un énoncé. Wittgenstein a été instituteur, au début du siècle, dans des petits villages autrichiens, et il semble en avoir gardé un scepticisme salutaire : qu'est-ce que comprendre une phrase, un geste, une musique, une image, un jeu, un mot ? Qu'est-ce qu'une explication ?

Voici, dans leur vêtement philosophique que les philosophes professionnels s'entendent, hélas, à renforcer, de terribles interrogations pédagogiques.

Georges Dumézil

Mariages indo-européens

Payot, 342 pages

C'est une fois encore grâce à l'idéologie des trois fonctions que Georges Dumézil décode un matériel apparemment désorganisé ou inexplicable : celui que constituent les modes de mariage en Inde et à Rome.

On sait que, dans l'ancienne société indo-européenne, toute l'activité humaine se distribuait entre trois registres d'actions qui répondaient aux besoins magico-religieux, militaires et économiques. Or, les traités de droit indien, les épopées, dénombrent huit (principaux) modes de mariage : Dumézil les regroupe en trois catégories correspondant aux trois castes les plus élevées, incarnation de la tripartition. Dans un chapitre consacré au mariage **gandharva** (par consentement mutuel), il relève le caractère insolite de la liberté alors accordée à la femme dans une société qui s'applique d'ordinaire à la maintenir dans une stricte dépendance. Il montre que ce type de mariage a préservé un aspect essentiel de la fonction guerrière, à savoir la liberté (alliée à la force).

On retrouve une trace fossilisée de cette liberté primitive dans la procédure (inexpliquée jusque-là) de l'**usus matrimonial** à Rome : là comme en Inde, c'est elle qui permet d'éclairer

l'initiative laissée à la femme.

Ce n'est qu'un exemple : on lira, dans cet ouvrage riche et passionnant, d'autres études consacrées aux survivances de l'idéologie des trois fonctions.

Christopher Evans

Les géants minuscules -

Mémoires du futur

Inter-Editions, 244 pages

Les ordinateurs... De l'invention de Babbage aux microprocesseurs, ce n'est pas tant l'idée qui change mais plutôt la technique qui se perfectionne avec une rapidité étourdissante. L'évolution de l'ordinateur suit une spirale ascendante, déclare l'auteur qui, d'hier jusqu'au proche demain, c'est-à-dire en gros de 1850 à l'an 2000, traite de l'étonnante mutation de l'homme par lui-même, au cours de la révolution industrielle, à laquelle va bientôt succéder « la révolution télématique ». On sait que le machinisme s'est développé sans que quiconque en mesure au juste les conséquences. Pour Christopher Evans, la mutation actuelle va être encore plus foudroyante et déroutante ; il nous en fournit une foule d'exemples.

Dans cet ouvrage, l'auteur nous prédit la nature des changements

qui, en effet, vont survenir de 1980 à 2000. Il en développe les conséquences et tend à nous préparer à ce « Choc du Futur », ainsi que l'appela Alvin Toffler il y a dix ans. En dépit de sa lucidité, celui-ci sous-estimait encore la vitesse à laquelle les choses allaient changer dans la décennie qui vient de se terminer.

Cette œuvre, due à un informaticien doublé d'un philosophe, se trouve plus riche d'idées que pleine de développements technologiques spécialisés. C'est pourquoi on la lira sans peine, mais non pas sans étonnement ni intérêt.

Jean Capin

L'effet télévision

Grasset, 286 pages

Encore un livre sur la télévision. Celui-ci dresse le bilan d'une évolution telle que la livrent le sens commun et la réflexion journalistique. Il constitue un relevé méticuleux et agréable à parcourir, des idéologies récentes, des espoirs et des lamentations concernant le développement de la télévision, notre nouvelle culture.

Notes de lecture établies par

P. Ferran, Y. Guyot,

F. Mariet et M.-C. Porcher

CNDP

civilisation italienne

Une des séries venant en alternance le jeudi, de 17 h 30 à 18 heures, traite des civilisations étrangères pour les élèves des classes de troisième et du second cycle. C'est avec **Civilisation italienne** que commencera le programme de cette année.

La première de ces nouvelles émissions, intitulée **Une certaine idée de la coopération** et consacrée à la ville de Bologne, passera le 16 octobre.

C'est la couleur ocre des portiques de la ville ancienne qui a valu à cette

citée le surnom de « Bologne-la-Rouge » mais, pour l'opinion italienne et même européenne, Bologne se signale surtout par une gestion municipale dont on a vanté les succès, gestion assurée par un conseil communiste. Cependant, dans le difficile contexte politique et économique de l'Italie d'aujourd'hui, Bologne n'a pas pour autant été épargnée par les problèmes que connaissent la plupart des grandes villes italiennes ; les manifestations estudiantines de 1977

ont été, à cet égard, révélatrices.

Voulant n'être ni visite touristique ni prétexte à débat idéologique, l'émission tente de rendre sensibles les traits caractéristiques de la vie quotidienne bolonaise, l'un d'entre eux — peut-être un symbole — se révélant dans la coopérative laitière de Granarolo, désignée naguère comme un modèle à tout le pays par le président de la République, M. Pertini. Tous ceux qui y travaillent ont, en effet, décidé de ne point mêler idéologie et production. Une réussite, sans aucun doute, rendue possible, en grande partie, à la tradition paysanne de Bologne et la conviction, affirmée par la population, que la discussion est préférable à l'affrontement. Est-il possible de voir, dans cette coopérative, une expérience généralisable ?

Le 23 octobre, l'émission **Les problèmes de l'Italie du Sud : Tarente** traitera du développement du Mezzogiorno, sujet qui constitue une des préoccupations majeures de la vie politique italienne.

Tarente, pendant la seconde guerre mondiale, a été un grand port mili-

taire dont l'arsenal faisait vivre une partie importante de la population de la région, le reste étant essentiellement composé de paysans et de pêcheurs.

Pour tenter d'endiguer l'émigration vers le Nord (Milan, Turin), le gouvernement italien a décidé la construction d'un des plus grands complexes sidérurgiques d'Europe — l'Italsider —, créant ainsi 25 000 emplois. Cette entreprise a bouleversé la vie traditionnelle de tout le pays : il s'est ainsi constitué une sorte d'« aristocratie ouvrière » qui rend encore plus sensibles les conditions de vie précaires des paysans et des pêcheurs, ces derniers étant les plus touchés car la pollution industrielle a réduit sensiblement le tonnage des prises.

La vieille cité de Tarente a été laissée à l'abandon et la municipalité communiste tente actuellement d'en commencer la rénovation. Mais les nouveaux quartiers ont créé un style de vie bien différent et il n'est sans doute plus possible de revenir en arrière.

Ces deux émissions ont été réalisées par Igor Gourine. ■

parallèle.

Qui sont ces artistes ? Comment ont-ils intégré, dans leur œuvre, les objets de la vie quotidienne ? Dans ce numéro, qui rassemble, sans les opposer, les courants anglais et américain, les artistes s'expriment eux-mêmes sur leur pratique et leur démarche (Andy Warhol, Roy Lichtenstein, Claes Oldenburg, Tom Wesselmann et James Rosenquist pour les Etats-Unis ; Richard Hamilton, Peter Blake, Richard Smith et Allen Jones pour la Grande-Bretagne). En réunissant ici deux variantes d'une même tendance, il sera aisé de mettre en évidence les particularismes de chacun, d'observer aussi certaines convergences, comme cette attirance pour l'abstraction qui donne à penser que l'on est loin d'un art véritablement populaire.

Le pop'art a fait une entrée fracassante dans l'histoire de l'art. Il semble avoir atteint à une sorte de maturité dont ce dossier rend compte de manière vivante et détaillée (chron-

actualité des arts plastiques

Dans cette série, vient de paraître un très bel ensemble (n° 49) constitué de 24 diapositives et d'une brochure de commentaires (84 pages illustrées de 57 photos), le tout consacré au pop'art : **Le pop'art anglais et le pop'art américain.**

Né autour des années 50, ce mouvement, spécifiquement anglo-saxon, a vécu bien des contradictions : ignoré par l'Europe où son influence fut pourtant décisive, il fut d'abord dédaigné par les critiques d'art et

rencontra néanmoins d'emblée l'adhésion du public.

A la suite d'assemblagistes novateurs (Johns et Rauschenberg), les pop'artistes ont produit à New York une nouvelle forme d'art, où la réhabilitation de l'objet tenait une place essentielle, en utilisant des éléments et des procédés issus des mass media ou de la bande dessinée la plus populaire. Dans le même temps, à Londres, un groupe de recherche entamait une évolution tout à fait

DIPLOMES DE LANGUES pour la vie professionnelle

anglais, allemand, espagnol, italien, russe

Quel que soit votre âge ou votre niveau d'études, vous avez intérêt à compléter votre qualification par une formation linguistique pratique, décisive dans la vie professionnelle. Cette formation peut être confirmée par l'un des diplômes suivants :

— **Chambres de Commerce Etrangères**, compléments indispensables pour tous les emplois du commerce et des affaires.

— **Université de Cambridge** (anglais), pour les carrières de l'information, publicité, tourisme, hôtellerie, etc.

— **B.T.S. Traducteur Commercial**, pour exercer la profession de traducteur ou interprète d'entreprise.

Examens chaque année dans les principales villes de France.

Possibilité de prise en charge par les entreprises des frais d'inscription au titre de la loi sur la F.P.C.

Etudiants, enseignants, secrétaires, cadres commerciaux et administratifs, ingénieurs, techniciens, représentants, comptables, etc. sauront profiter de l'opportunité pour améliorer leur compétence et leurs chances.

Documentation gratuite sur ces diplômes (préparation et débouchés) à : **LANGUES & AFFAIRES, service 2360, 35, rue Colange, 92303 Paris - Levallois. Tél. : 270-81-88 (ét. privé à distance).**

logies, bibliographie, nombreuses citations d'interviews).

Comme toutes les autres publications de cette série, **Le pop'art** est en vente (63 F)

• pour Paris, à la librairie du CNDP

(13, rue du Four, 75006 Paris);

• pour la province, dans les CRDP;

• pour l'étranger, au Département de la promotion et des ventes du CNDP (29, rue d'Ulm, 75230 Paris Cedex 05).

textes officiels

le brevet des collèges

Créé officiellement par un décret du 11 septembre 1980 (B.O. n° 33), le brevet des collèges, diplôme national, sanctionne la formation secondaire définie par la loi du 11 juillet 1975, relative à l'éducation, article 4. Il est substitué, à partir de la rentrée scolaire de 1980, au brevet d'études du premier cycle du second degré (BEPC). Les titulaires du brevet des collèges bénéficient des droits et avantages accordés aux titulaires du BEPC.

Le brevet des collèges est organisé dans le cadre du département. Un jury, présidé par l'inspecteur d'académie, est institué dans chaque département. Les membres du jury, désignés par le recteur, sont des fonctionnaires des corps d'inspection (IPR, IET, IDEN), des proviseurs de LEP et des principaux de collège, des membres des personnels enseignants de l'Etat qui enseignent dans l'une des disciplines constituant les domaines de la formation secondaire.

Le jury départemental décide de l'attribution du brevet des collèges soit au vu des résultats du contrôle continu, soit au vu des résultats d'un examen.

Quels élèves bénéficient de la première formule (résultats du contrôle continu) ?

Ce sont les élèves des classes de troisième des collèges publics, des collèges sous contrat et du Centre national d'enseignement par corres-

pondance, mais également les élèves des classes de troisième préparatoire des lycées d'enseignement professionnel publics et privés sous contrat, et des classes préparatoires rattachées aux centres de formation d'apprentis qui appliquent les horaires et programmes de l'examen.

Si les élèves n'obtiennent pas le brevet des collèges dans les conditions ainsi fixées et s'ils ne sont pas maintenus dans l'une des classes que nous venons d'énumérer, ils peuvent être candidats l'année suivante à

l'examen de ce brevet.

Des dispositions particulières sont prévues pour les élèves scolarisés à l'étranger, qui sont soumis en principe au régime du contrôle continu.

Quels élèves sont soumis à l'examen ?

Ceux qui, élèves des classes de troisième, ne sont pas compris dans les catégories désignées ci-dessus, et, librement, toute personne qui n'est plus scolarisée.

L'examen du brevet des collèges comprend des épreuves qui portent sur les domaines, soit de la formation secondaire dispensée dans les classes de troisième, soit de la formation dispensée dans les classes de troisième préparatoire. Chaque candidat fait connaître son choix au moment de l'inscription. L'examen comprend des épreuves écrites, des épreuves orales et des épreuves pratiques, affectées du même coefficient (arrêté du 11 septembre 1980 — B.O. n° 33).

Parmi les quatre textes publiés au B.O. n° 33 sur le brevet des collèges, le plus intéressant pour les enseignants est sans doute la circulaire du 16 septembre 1980 qui précise notamment les modalités du contrôle continu. Nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à ce texte.

René Guy

réponses

établissements spécialisés

Instituteur, titulaire d'un DEUG de lettres, je désirerais m'orienter vers ce qu'on appelle les établissements spécialisés. Pourriez-vous me dire ce que sont ces établissements et les avantages de carrière que je pourrais trouver dans cette voie ?

Il existe, en effet, dans le cadre de l'enseignement du premier degré, des écoles et centres qualifiés d'établissements spécialisés. Ce sont les écoles annexes et les écoles d'application

tenant lieu d'école annexes, les écoles d'application ne tenant pas lieu d'écoles annexes, les écoles de plein air, les écoles spécialisées recevant des enfants ou adolescents inadaptés, les écoles autonomes de perfectionnement communales et départementales, les écoles d'éducation spéciale ouvertes dans les établissements ou organismes ayant passé un protocole d'accord avec le ministère de l'Éducation et accueillant des enfants inadaptés, les centres médico-pédagogiques.

Les directeurs de ces établissements sont classés dans des groupes de rémunération qui tiennent compte de l'importance de l'école (effectif et

nombre de classes). Ils bénéficient de différentes indemnités (notamment de l'indemnité de sujétions spéciales) et de certains avantages en nature comme le logement. Mais ils doivent posséder le certificat d'aptitude à la fonction recherchée — titre qui s'obtient par concours — et être inscrits sur la liste d'aptitude à cette fonction.

transports scolaires

L'association des parents d'élèves de ma commune souhaiterait connaître les prescriptions officielles concernant le transfert des enfants dans les autocars de transports scolaires et, notamment, si le transport d'élèves debout est autorisé lorsque le nombre des élèves est important ?

Il existe une règle en la matière qui est fixée par l'arrêté du 11 août 1976 suivant laquelle « chaque élève doit rester assis à sa place pendant le trajet ». Elle vise à assurer la sécurité et la discipline dans les véhicules affectés spécialement aux transports d'élèves. Le texte de l'arrêté, qui a été élaboré en accord avec les associations professionnelles de transporteurs et les associations de parents d'élèves, prévoit en effet, dans son article 3, que « chaque élève doit rester assis à sa place pendant tout le trajet, ne la quitter qu'au moment de la descente et se comporter de manière à ne pas gêner le conducteur ni distraire de quelque façon que ce soit son attention, ni mettre en cause la sécurité ». Par contre, les personnes assurant l'accompagnement peuvent occasionnellement être transportées debout.

agents de service

Nous aimerions appeler votre attention sur le sort navrant de certains agents de service de l'Éducation nationale exerçant des fonctions d'agents de bureau, situation en porte à faux, car il s'agit de fonctionnaires titulaires éliminés pratiquement de toute possibilité d'avancement hors de leur catégorie. Pouvez-vous nous donner l'es-

poir de sortir de notre condition défavorisée entre toutes ?

Il ne nous appartient pas de proposer une solution à la question posée qui est, si on l'examine en profondeur, d'une extrême complexité. Au moment de leur recrutement, les agents dont vous parlez ont recherché un emploi stable et ont pu être enviés par leurs collègues lorsqu'ils ont été affectés, bien qu'agents de service, à des emplois de bureau, assurant les mêmes tâches que les employés de bureau proprement dits : dactylographie, sténographie, courrier, classement. Plus tard, la comparaison des situations des employés de bureau et agent de service a fait naître, chez ces derniers, une amertume bien compréhensible, surtout lorsque, n'ayant que des diplômes modestes, ils se sentent éliminés de toute possibilité d'avancement. C'est par la voie syndicale que vous pouvez poser le problème de votre situation aux instances administratives qui ont la charge des personnels de bureau et de service, c'est-à-dire au plan du recteur, puis au plan ministériel.

G. R.

au B. O.

on organise

■ **UN CONCOURS** de dessins pour la réalisation d'un timbre-poste, sur le thème de l'eau (circulaire du 4 septembre 1980 - B.O. n° 33).

on précise

■ **LA DUREE** de l'obligation faite aux élèves instituteurs de rester au service de l'État après leur sortie de l'école normale à dix ans. L'engagement de servir l'État au moment de l'inscription au concours de recrutement est supprimé (décret du 11 juillet 1980 et circulaire du 4 septembre 1980 - B.O. n° 33).

on réglemente

■ **LES CONDITIONS** d'obtention du brevet national des collèves qui se substitue au brevet d'études du premier cycle du

second degré (B.O. n° 33) :

- dispositions réglementaires générales (décret du 11 septembre 1980) ;
- jurys et organisation de l'examen (arrêtés du 11 septembre 1980) ;
- dispositions pédagogiques et administratives relatives à l'attribution du brevet des collèves (circulaires du 11 septembre 1980).

on fixe

■ **LES CONDITIONS D'APPLICATION** des dispositions relatives aux congés de maternité et d'adoption lors de l'arrivée au foyer d'un troisième enfant (circulaires des 21 août et 15 septembre 1980 - B.O. n° 33).

on majore

■ **LA REMUNERATION** des personnels civils et militaires de l'État à compter du 1^{er} juillet 1980 (décret du 7 juillet 1980 - B.O. n° 33).

■ **LE TAUX** de l'indemnité mensuelle spéciale attribuée à certains personnels de l'État : fonctionnaires de catégorie D et auxiliaires (décret du 7 juillet 1980 et circulaire du 11 juillet 1980 - B.O. n° 33).

■ **LES PLAFONDS** de ressources pour l'attribution de prêts aux jeunes ménages (circulaire du 1^{er} septembre 1980 - B.O. n° 33).

on complète

■ **LES TABLEAUX** des habilitations à délivrer les diplômes nationaux des deuxième et troisième cycles d'enseignement supérieur (B.O. n° 33).

agenda

stages

■ **Le Photo-Club du Val-de-Bievre** organise, à l'initiative du Musée français de la photographie, deux stages photographiques de haut niveau « pour professionnels et photographes avertis » :

- **L'image et vous, ou comment construire votre image**, par Harry Meerson, les mercredis 5, 12, 19 et 26 novembre, à 20 h 30 ;
- **La culture photographique**, par Paul Almay, les mercredis 3 et 17 décembre,

7 janvier, 11 février, à 20 h 30.
Participation aux frais : 500 F pour chaque cycle. Les stages auront lieu dans les locaux du Photo-Club auquel on peut s'adresser pour renseignements complémentaires : Photo-Club du Val-de-Bièvre, 28 ter, rue Gassendi/57, rue Daguerre, 75014 Paris. Tél. : 322-11-72.

COURS

■ **Langue bretonne au lycée Jean-Baptiste-Say.** Ces cours sont ouverts à tous ceux qui souhaitent apprendre à parler le breton, à le lire et l'écrire. Ils se répartissent en trois niveaux : débutants (mardi, de 17 h 15 à 19 h 15) ; ceux qui ont déjà une connaissance de base, avec possibilité de stage pratique de la langue — huit jours à la ferme en février (lundi, de 17 h 15 à 19 h 15) ; perfectionnement des connaissances, avec possibilité de stage de pratique de la langue en Bretagne (vendredi, de 18 à 20 heures). Ces cours préparent à l'épreuve de breton au baccalauréat. Pour tous renseignements : Lycée Jean-Baptiste-Say, 11 bis, rue d'Auteuil, 75016 Paris. Tél. : 288-01-14.

EXPOSITIONS

■ **Le Cabinet des dessins célèbre le bicentenaire de la naissance d'Ingres** par trois expositions jusqu'au 17 novembre au Louvre, salles du pavillon de Flore, 2^e étage (tous les jours, sauf mardi et samedi, de 9 h 45 à 17 heures) :

● **Revoir Ingres** : tous les dessins d'Ingres conservés par le musée (une centaine) ont été sortis des cartons pour être présentés au public qui pourra ainsi revoir de célèbres portraits à la mine de plomb et voir pour la première fois des croquis à la plume ;

● **Paysages d'Ingres** : le musée de Montauban, qui conserve la presque totalité des paysages exécutés par Ingres, en a prêté une quarantaine — en particulier ses rares aquarelles (une dizaine) ;

● **Portraits contemporains d'Ingres** : un choix de dessins, miniatures et pastels des collections du Louvre évoque, conjointement aux portraits d'Ingres, l'art du portrait en France, entre 1780 et 1867. Le public pourra découvrir les visages des amis et contemporains du grand maître montalbanais.

■ **L'enseignement du design graphique et industriel**, jusqu'au 1^{er} décembre à la salle de documentation du CCI (Centre Georges-Pompidou, Paris 4^e — entrée libre). En France, l'enseignement du design, présent essentiellement dans les écoles d'art, est aujourd'hui introduit dans cer-

taines écoles d'ingénieurs. A l'étranger, existent des écoles spécifiques de design. A travers quelques exemples pris ici et là, l'exposition se propose de mettre en évidence ces différentes orientations en montrant les méthodes d'enseignement qui préparent le futur designer à la conception d'un produit industriel et le futur graphiste à la création de l'identité visuelle d'une entreprise. Apprendre à voir, libérer l'imagination et la créativité fait partie de cette formation au même titre que l'acquisition de la maîtrise des matériaux, l'ergonomie, la technologie.

■ **L'enseignement sur le terrain.** Jusqu'au 31 décembre, cette exposition présente à l'INRP (29, rue d'Ulm, Paris 5^e — du lundi au vendredi, de 9 à 18 heures — entrée gratuite) différentes réalisations de l'Association pour l'organisation de voyages d'études scolaires (AVES). Cette Association a été créée en 1969 par douze établissements scolaires, à la suite d'une expérience commune d'enseignement sur le terrain, pour : étudier en commun les moyens de doter les programmes scolaires du maximum d'efficacité formatrice ; susciter une concertation interdisciplinaire par l'organisation, l'expérimentation et la mise au point de voyages d'études fondés sur les programmes et de toutes activités instituant une vivante collaboration entre professeurs, élèves et familles. Le rôle des responsables de l'AVES est de mettre à la disposition des établissements scolaires tous les moyens techniques nécessaires pour réaliser ces voyages dans les meilleures conditions matérielles et pédagogiques.

NOTEZ AUSSI

■ **Prix « Jeunes Années ».** Ce prix, créé par les Francs et Franches-Camarades, mouvement d'éducateurs et d'animateurs, met en valeur deux catégories d'ouvrages d'activités : ceux destinés aux éducateurs ; ceux destinés aux enfants et aux jeunes. Il sera décerné pour la sixième fois, en novembre 1980, pour les ouvrages et les manuscrits édités entre le 1^{er} septembre 1979 et le 30 avril 1980. Les candidatures peuvent être présentées indistinctement par les auteurs ou les éditeurs. **Date limite d'envoi : 27 octobre.** Pour tous renseignements : Prix « Jeunes Années », Fédération nationale des Francs et Franches-Camarades, 10-14, rue Tolain, 75020 Paris. Tél. : 367-40-00.

■ **Partir au Québec.** L'Office franco-québécois pour la jeunesse accueille dès maintenant, sur les thèmes les plus divers, des projets de voyages d'étude au Québec pour 1981, émanant de groupes ou d'individuels âgés de dix-huit à trente-cinq ans.

● **Programme « Rapprochement »** : voyages de découverte du milieu homologue, prévus pour des groupes de jeunes travailleurs ;

● **Programme « Développement »** : voyages d'information et de recherche sur des thèmes précis de la vie sociale, culturelle et professionnelle ;

● **Stages individuels ou de petits groupes** (deux à cinq personnes) laissant aux participants l'initiative des contacts préalables avec des interlocuteurs québécois qui leur permettent d'élaborer leur propre programme de séjour.

Les formulaires de présentation de projet sont à retirer ou à demander à l'OFQJ (5, rue de Logelbach, 75017 Paris - Tél. : 766-04-76). Pour un départ souhaité entre septembre et novembre 1981, ces formulaires doivent être renvoyés avant le 15 février à l'adresse de l'OFQJ.

■ **Des activités pédagogiques sont proposées aux enseignants des premier et second degrés** par la Caisse nationale des monuments historiques :

● **visites en groupes, guidées par un conférencier** : chaque visite d'une heure et demie pour une classe de trente élèves et deux accompagnateurs, sur un thème permettant de développer le travail de la classe (Paris gallo-romain, Paris médiéval, l'époque classique, le siècle des Lumières, le XIX^e siècle, l'architecture moderne) ;

● **visites d'expositions temporaires** (jusqu'au 31 décembre, « Soufflot et son temps » à l'Hôtel de Sully) ;

● **conférences-projections** dans les établissements scolaires ;

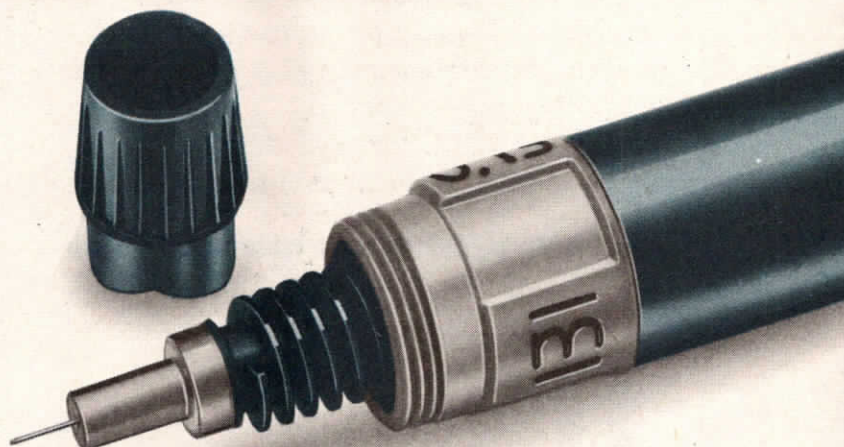
● **ateliers d'initiation à l'architecture** pendant le temps scolaire pour les élèves de neuf à quatorze ans (sur rendez-vous - durée : deux heures). Au programme : le château de Vincennes, le château de Maisons-Laffitte.

Pour renseignements complémentaires et réservations : Bureau des visites-conférences de la Caisse nationale des monuments historiques, Hôtel de Sully, 62, rue Saint-Antoine (Tél. : 887-24-14). Pour tout renseignement concernant la mise au point de circuits d'étude ou la préparation à la visite d'un monument historique : Service éducatif, 274-22-22, poste 272.

■ **AFS Vivre sans Frontière lance un appel aux familles** désirant recevoir un lycéen étranger pour l'année scolaire. Ces jeunes, entre seize et dix-huit ans, ne sont ni des hôtes payants, ni des jeunes gens au pair, ils ne viennent que partager la vie d'une famille. Ils sont scolarisés dans un établissement secondaire français et sont assistés tout au long de l'année, ainsi que leur famille d'accueil, par les membres locaux et nationaux de l'Association. Pour tous renseignements : AFS Vivre sans Frontière, 69, rue de Rochechouart, 75009 Paris. Tél. : 285-04-64.

inventer vraiment,
rotring

créés il y a 3 ans,
testés à 12 millions d'exemplaires,
rotring 2000 et rotring 2000 isograph
ont véritablement innové.



rotring a inventé un double joint d'étanchéité pour que le stylo écrive immédiatement, même après une longue période d'inutilisation.

rotring a inventé une vraie chambre de compensation de pression pour obtenir un tracé régulier et continu.

rotring a inventé la douille mobile pour que le stylo s'entretienne sans problème et fonctionne parfaitement.

Ces trois innovations font de rotring 2000 et de rotring 2000 isograph, depuis 3 ans, les stylos les plus modernes, nés de l'expérience rotring, garantis par rotring dans le monde entier.

rotring
invente pour servir et vous propose
du matériel pédagogique gratuit

Pour vous aider à enseigner, rotring a fait réaliser par une équipe qualifiée de professeurs un matériel pédagogique moderne, adapté à la technique

d'aujourd'hui. Pour l'obtenir gratuitement, retournez le bon ci-dessous, complété et signé à : ANGALIS (agent général rotring).

rotring
invente pour vos élèves
un matériel de qualité à prix réduits

Deux promotions rotring à prix intéressants pour permettre à vos élèves de travailler tout de suite avec le meilleur matériel.

■ le coffret "rotring à l'école" (réf. 151729) : 3 stylos rotring 2000 isograph en 0,2 - 0,35 - 0,7 mm, 1 flacon d'encre de Chine, 1 attache-compas.

■ le compas promotion "Master Bow" (réf. 530224) : 1 compas "Master Bow" à réglage rapide, une verge de rallonge.



Bon à découper, à retourner sous enveloppe dûment affranchie à :

ANGALIS (agent général rotring)
B.P. 96 - 91401 ORSAY CEDEX.

M _____

Fonction _____

Etablissement _____

Adresse de l'établissement _____

Adresse personnelle _____

désire recevoir gratuitement :

le manuel "dessin industriel" et sa mise à jour des transparents pour rétroprojecteurs
 l'enseignement de la construction mécanique (classe de seconde)

éducation manuelle et technique n° 1 (classe de 4^e)
 éducation manuelle et technique n° 2 (classe de 5^e)
 éducation manuelle et technique n° 3 (classe de 6^e)

E-B

adage

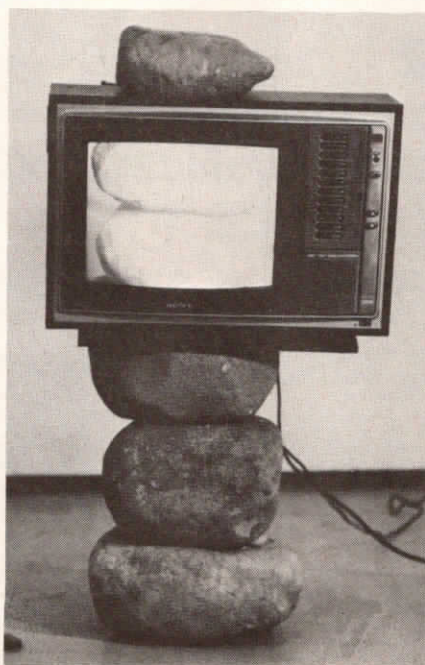
La XI^e Biennale de Paris a ouvert ses portes au musée d'Art moderne de la Ville de Paris jusqu'au 2 novembre prochain.

Manifestation aujourd'hui traditionnelle, elle est l'occasion de jeter un œil sur ce qui se crée un peu partout dans le monde et d'y percevoir peut-être des tendances, des courants, des évolutions futures.

Ou de n'y rien trouver, qu'un seul artiste dont l'œuvre fasse « tilt » au cœur...

et s'il n'en reste qu'un...

IL Y A dans la Biennale cette heurieuse confusion de la rivière avant que le chercheur y ait filtré l'eau pour trouver l'or. Point de rencontre de travail de près de trois cents artistes, de quarante-deux pays, l'avant-garde se montre comme un marché aux puces de l'avenir, où la magie de l'objet est faite de ses futurs possibles. La Biennale, malgré cette impression de déjà vu, reste cependant un lieu privilégié où l'on peut voir ce que l'art prépare : la forme des nuages dans l'air du temps. Il est difficile, face au grand nombre d'exposants, de trouver les fils ou les passages de labyrinthe de l'art moderne ; ici, l'espace surchargé de signes se



beaucoup d'artistes n'ont fait de l'art qu'une idée de l'art

donne à lire à nos références culturelles comme le serait la géographie d'une ville détruite où, par endroits, les repères reconnus ne feraient que rendre le déplacement plus étrange. Voyage incertain dans le grand supermarché de l'art, surchargé de mille emballages cachant souvent le même produit, où, dans la botte de foin des modes, il faut retrouver l'aiguille de l'art.

Art pauvre, art minimal, art conceptuel n'ont pas fini de hanter la conscience des peintres et les discours boulimiques dévorent les dernières carcasses de l'art, à croire que les artistes se rêvent ingénieurs et censurent férocelement le dangereux plaisir de peindre. Cette XI^e Biennale donne une impression d'usure de l'avant-garde ; même si l'expression artistique multiplie ses vecteurs en utilisant la photographie ou la vidéo, il n'en demeure pas moins que le travail présenté à cette exposition tourne en quelque sorte à vide. Dans le cycle du nouveau à tout prix, l'artiste a fini par perdre son objet en route. La peinture semble y avoir été oubliée. Beaucoup d'artistes, à force de déconstruire la peinture, n'ont fait de l'art qu'une idée de l'art, ont voulu combler le vide de l'œuvre par un bavardage philosophique. L'art, par trop exploité par les marchands, traîne aujourd'hui comme un ouvrier usé, étranger à lui-même, dépossédé et exclu, condamné à répéter les temps de sa jeunesse dans l'indifférence et la solitude. L'art des années 70-80 vieillit mal ; il est l'image de rêves inaboutis, de la grande supercherie qui a régenté ce temps, de la mégalomanie de certains artistes qui ont cru pouvoir théoriser l'art sans plus le pratiquer. A force de vouloir la lame plus tranchante, on l'use et la perd. La peinture, pour beaucoup, s'est effacée et a disparu au profit d'autres formes d'expressions comme la vidéo, la performance, la photographie, un moyen parfois de contourner l'obstacle et les difficultés.

La Biennale est cet espace où la tempête laisse des objets d'art hétéroclites qui signalent en quelque sorte la force des vents qui agitent l'histoire et, comme tout naufragé, il nous faut revenir à l'épave pour y récupérer ce qui flotte encore

pour assurer notre survie et le projet d'un autre navire. Ne serait-il pas temps pour les artistes de retrouver cette faculté de « ruminer », de retourner au silence, aux incertitudes et à la modestie, de faire après avoir tant défait, de ne pas réduire l'œuvre à une idée mais à une pratique spécifique, de s'éloigner des modes pour êtreindre d'amour et de haine la peinture. Traces, emprunts, débris, mémoire rongée, temple oublié où des singes cherchent encore la sainteté, la Biennale nous renvoie l'image du monde, écrit de sa calligraphie le bilan incertain des dix dernières années. A voir, pour savoir ce qu'il ne faut plus refaire et pour la nos-

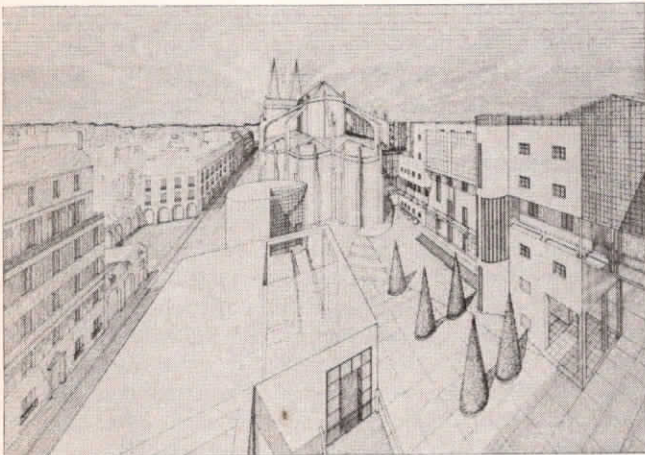
talgie des illusions perdues.

Pour ne pas, dans le général d'une impression, vouloir réduire tous les artistes présents à quelques réflexions qui ne les concernent pas, il faut signaler le peintre Pierre Joly. Elève du mouvement « Support/Surface », il en est devenu le cancre génial. Il s'est aventuré à la recherche des signes, des traces visuelles qui s'échappent, par endroit, du réel et lui donnent son sens. Il s'est voulu architecte : c'est en jouant avec la géométrie et les mathématiques qu'il échafaude sa tour de Babel. Son art, qui se veut théorique et clinique, prend pourtant sa dimension dans la faille du discours, là

où « toute théorie devient métaphysique ».

Pierre Joly est un peintre dont l'authenticité éclate littéralement dès que l'on voit ses œuvres : on y sent percer l'émotion de celui qui a levé une partie du mystère, qui tient un bout de la tunique de l'ange et qui est parvenu à cette union électrique de l'esprit et du corps qui parfois naît de l'art. Artiste des signes éphémères, de l'effacement, il nous montre la lumière fragile des météorites, la seule mémoire restant d'eux dans l'univers, le signe présent de la disparition. Rien que par la présence de Pierre Joly, la Biennale est un lieu à ne pas manquer. ■

les architectes aussi



projet de logements et équipements rue de Grenelle à Paris venant s'accoler sur le chevet d'une église néo-gothique (architectes : Brigitte de Cosmi et Jean-François Brun)

LA BIENNALE cette année, pour la première fois, donne une place à l'architecture, sur le thème de l'urbanité, le savoir-faire la ville, le savoir-vivre la ville. Il ne s'agit plus de faire table rase du passé pour bâtir des sites gigantesques, mais au contraire d'aménager des espaces nouveaux reliés à l'histoire du lieu. L'architecte ne néglige plus l'école de l'ancien, il écoute l'œuvre du passé où l'expérience des siècles, transmise de génération en génération, a donné le sens du bâti, du vivre dans la pierre.

Habiter n'est pas uniquement se loger ; la maison comme le coquillage cristallise la vie ancienne et présente, elle est construite aussi de rêve et traversée par le symbolique, même si elle doit répondre à des exigences techniques et sociales. Après Le Corbusier et les espoirs

insensés d'une ville rationnelle, d'une maison machine, conduite par l'homme nouveau, prêtre de la science et du sur-moi, les architectes aujourd'hui semblent investir l'espace de la ville avec plus de prudence, écoutant davantage l'homme qui doit y vivre, laissant en quelque sorte plus de liberté à la rue, à ce qui se fabrique non pas dans les bureaux d'études mais par la vie des quartiers, l'odeur des cafés-crème et tous les sédiments des gestes quotidiens qui donnent à la ville son feuillage.

L'architecte, trop longtemps, par le seul jeu du béton et de la géométrie, a pensé « faire » la vie sociale comme si la cage donnait le prisonnier en son entier, « oubliant » toute l'épaisseur du passé, du psychologique, du désir. Il n'a fabriqué que des prisons à sommeil, des abris au monde, des temples glacés ouverts aux vents des idéologies totalitaires, où l'homme s'est déshabité lui-même pour la maison froide des cultes. La Biennale propose une autre vision de la cité, où l'adaptation du moderne s'opère avec toute la précaution de la fragilité d'une ville, où, comme dans la nature, l'équilibre de chaque chose fait la stabilité du tout.

Toutefois, les projets présentés sont trop souvent raisonnables, sages sans la sagesse qui implique l'aventure, un peu dans le sens du vent écologique qui réduit le projet architectural à une sauce de compromis. L'exemple même de l'intégration du nouveau dans l'histoire de la ville est donné par Beaubourg et sa modernité plus que par les aménagements « classiques » des nouvelles résidences qui fleurissent à Paris. Le « classique » ne répond pas à toutes les questions de l'architecture moderne, le Sacré Cœur ou le Trocadéro en sont des exemples précis. L'architecture, comme le langage, doit se nourrir du temps et cristalliser à chaque moment son histoire : faire les empreintes de nos pas.

Meyer Sarfati

rencontre avec Goldoni

Les deux jumeaux vénitiens, par le Groupe TSE — Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis — jusqu'au 30 novembre

DEPUIS *Histoire du théâtre*, cet exercice de haute voltige présenté dans une petite salle, aujourd'hui disparue, de la Mouffe, jusqu'à *L'étoile du Nord*, en passant par l'admirable *Comédie policière* et l'éblouissant *Peines de cœur d'une chatte anglaise*, le Groupe TSE nous avait accoutumés à des spectacles d'une perfection ultra professionnelle qui érige en thèmes essentiels les artifices de l'art qu'il pratique : suspens de l'intrigue, esthétisme extrême des images scéniques, jeu des masques ou des travestis. On était fondé à se demander si, s'attachant à présent à une comédie de Goldoni il n'allait pas céder à la tentation à la mode : retrouver, réanimer la commedia dell'arte. Précisément, *Les deux jumeaux vénitiens* pouvaient prêter à équivoque. Des personnages y ont nom Arlequin, Brighella, Colombine... et l'intrigue, fondée sur l'absolue ressemblance physique des jumeaux ouvre matière à tous les malentendus et quiproquos traditionnels.

Mais, dans sa rencontre avec Goldoni, Alfredo Rodriguez Arias dit avoir été surtout frappé par son évolution. *Les deux jumeaux*, s'ils sont loin d'être *La villégiature*, ne sont plus *Le serviteur de deux maîtres* issu d'un simple canevas écrit pour Sacchi. En 1748, la « réforme » de la comédie italienne, que Goldoni avait menée jusque-là de façon irrégulière, prend un développement décisif et s'il joue encore avec les types et les éléments de jeu que lui léguait la tradition, il manie aussi des caractères — un « imposteur » qui, épris de la fille d'un négociant de Vérone, s'est introduit chez lui comme ami de bon conseil — et des situations, qui révèlent l'état d'une société où chacun finalement ne poursuit que son intérêt.



Alfredo Rodriguez Arias

Arias, un peu gêné par l'étiquette d'avant-garde et d'esthétisme que la critique et le public ont généralement accolée aux productions du TSE, souhaitait dégager sa compagnie de la catégorie où elle paraissait enfermée et lui procurer une plus large audience. « Je cherchais, me dit-il, à faire le point sur mon travail. Je voulais faire un théâtre d'une qualité poétique, mais dans une langue populaire, avec des formes populaires. Et, lisant les Mémoires de Goldoni, ce qui m'a intéressé surtout, c'est la façon dont il a entrepris ce qu'il appelle sa réforme théâtrale, c'est-à-dire substituer aux traits accusés de la commedia dell'arte une écriture plus fine. L'œil de l'écrivain commence à se poser sur ses contemporains et découvre un art réaliste dans une forme encore très théâtrale. Je trouvai donc comme une espèce de familiarité entre les problèmes que Goldoni cherchait à résoudre et ceux que posait le changement que je voulais faire dans ma propre création. D'autre part, une compagnie comme la nôtre dépend directe-

ment de l'accueil que le public fait à nos spectacles. Nous n'avons pas aujourd'hui les moyens de rester une compagnie expérimentale ; il nous faut donc aller au public à travers des thèmes qui lui soient chers, afin qu'il perde l'image qu'on lui a donnée de nous. Je vais donc appuyer notre travail sur des pièces classiques. Si le public ne nous suivait pas, il nous faudrait nous replier vers un stade expérimental, et alors réduire nos moyens. Mais cette situation matérielle ne justifie pas seule ma volonté de changement. Je dois dire — même si certains ne veulent pas le croire — que j'ai toujours été fasciné par le théâtre naturaliste, que cependant je ne croyais pas pouvoir faire moi-même, à présent, à travers des lectures, des contacts artistiques, je me suis dit que j'en étais peut-être capable. Mais il ne s'agit pas, bien sûr, de brusquer ce changement. Le choix de Goldoni s'est fait peu à peu. Au fur et à mesure que je relisais la pièce, je percevais son rapport avec la compagnie. »

On sait, en particulier, que Goldoni a conçu le double rôle des jumeaux pour un de ses comédiens, Darbes, dont, pendant qu'il jouait *L'uomo prudente*, il avait remarqué l'aptitude à donner « deux mouvements opposés et habituels dans sa figure et dans ses actions ». Aussi Arias a-t-il tout de suite pensé qu'il y avait lieu de donner le rôle à un comédien qui puisse avoir, me dit-il, « le plaisir de ce dédoublement immédiat d'un personnage à l'autre ». Il s'agissait, bien sûr, de Facundo Bo, dont on avait pu apprécier la virtuosité quand il avait interprété en changeant vivement d'apparence sept personnages de *Comédie policière*. « J'aime beaucoup, ajoute Arias,

travailler ainsi sur des bases quasi artisanales, qui donnent forme à ce que je fais. Mais cela n'exclut pas l'intérêt que j'ai porté à la démarche de Goldoni, à la transformation progressive des masques en caractères à l'intérieur d'un théâtre dont la ligne de force est en fait moins l'intrigue que la critique sociale. Ce qui ressort bien de la diffé-

Mais cet allègement se fait au profit d'un divertissement qui, laissant en coulisse et la réforme goldonienne et la réflexion d'Arias, virevolte sans arrêt, avec une vivacité qui rejoint celle du jeu à l'italienne, lui associant la précision et l'instantanéité d'un ballet de silhouettes, s'animant comme la réplique d'une toile de Canaletto.

Le décor d'Emilio Carcano baigne tout entier dans l'ocre de Vérone, et la vénitienne, rôle muet qu'a inventé Arias, et qui ouvre et ferme les séquences, dérobo ou dévoile la présence des personnages, affirme l'immanence d'une théâtralité élégante et subtile.

Raymond Laubreaux



de gauche à droite : Facundo Bo, Michèle Loubet, Amélie Berg, Max Charruyer, Raquel Iruzubieta, Larry Hager et Zobeida Jaua

rence entre les deux frères : Zanetto a vécu à la campagne, il a une naïveté fraîche et ne comprend pas les complications que les gens de la ville introduisent dans les relations simples ; pour lui, être fiancé et marié, c'est tout comme. Tonino, au contraire — je ne l'aime pas beaucoup —, c'est un play-boy de l'époque ; il se conduit avec l'habileté de qui connaît tous les usages et en tire parti ; il marie sa sœur à Lelio parce qu'il sait que c'est lui qui aura tout l'héritage. »

Devant le spectacle que l'on voit à Saint-Denis, on en vient nécessairement à reconnaître que le génie propre d'Arias et des meilleurs éléments de sa troupe (outre Facundo Bo, Zobeida Jaua, Marilù Marini, Amélie Berg) a dévié le propos que s'était fixé l'animateur. Toute vérité psychologique, toute réalité sociale s'estompent et « l'horreur » (le mot est de Goldoni) d'un dénouement où s'additionnent les morts et les apparitions factices est emportée dans le mouvement scénique qui ne laisse guère au spectateur le loisir de la réflexion.

trois romans de notre temps

QUICONQUE a déjà lu ces trois romans doit bien se demander comment il peut être possible de les réunir sous un même titre, sinon par l'usage d'un pur artifice. Tout, apparemment, les sépare : leurs styles, leurs sujets, le propos de leurs auteurs et la situation de chacun dans le vaste champ de la littérature. Et pourtant...

Serge Koster pourrait passer pour l'archétype d'une certaine génération d'écrivains qui fut, en quelque sorte, régnante sur la décennie écoulée ; de ceux-là qui déclarent volontiers qu'ils ne peuvent vivre que pour et par, et contre l'écriture, qui ont placé le sens

même de leur vie dans les mots. De ceux-là pour qui toute recherche d'une fiction nouvelle est quasi vaine puisque toute fiction n'est que le re-montage des fictions antérieures, une variation qui se trahit elle-même en échappant — en croyant échapper — à la contrainte du langage. Bref, Serge Koster est de ces écrivains universitaires, critiques littéraires (dans *La Quinzaine littéraire*, sur France-Culture) qui ont beaucoup lu — notamment Leiris, Blanchot ou Barthes — et qui truffent leurs livres de références au point de donner à penser à leurs lecteurs qu'ils sont des demeurés de la culture livresque ;

ils disent la vanité d'écrire et ne peuvent se résoudre à se soustraire à sa nécessité. *Les langues de terre* (Seuil, collection « Textes », 184 p.) paraît comme la nième illustration d'une telle démarche, le dernier avatar d'un processus de création bloqué qui trépigne de ne savoir se dépasser. Cette appréciation n'est en aucune manière discriminante, car *Les langues de terre* n'est certes pas un mauvais livre, bien au contraire. Mais, comment dire ? Il vient trop tard. Il risque de faire figure de pièce rajoutée à un édifice qui n'en a plus besoin, puisqu'il est achevé, ou que, plutôt, son temps est déjà dépassé. Un livre qui s'ouvre et se clôt sur la même citation de Gombrowicz — et quelle citation ! — dit bien sa propre fermeture sur lui-même : « — *Quels sont vos projets d'avenir ?*

— *La tombe.* »

N'allez pas y voir un effet « tuyau-de-poêle » : qu'est-ce qu'une encyclopédie, sinon, et en partie, une tombe ? On trouve de tout dans une encyclopédie, y compris — et pourquoi pas ? — des traces de sa propre vie, des souvenirs ou des tentatives d'élucidation de ses propres racines. Il existe, aussi, bien des façons, bien des endroits pour lire de tels ouvrages, mais j'avoue que je n'aurais pas songé à l'installer dans ces lieux où, d'ordinaire, figurent au mieux quelques revues ou journaux, où, à la rigueur, on poursuit la lecture d'un roman par lequel on est accroché. Jean-Luc Benoziglio n'a pas peur des symboles, je dirai même qu'il les affronte avec une sacrée santé. Car c'est pourtant de ces « lieux » qu'il a choisi de développer un récit qui, et c'est méritoire, ne tombe jamais dans la vulgarité, mais, bien au contraire, demeure toujours sur le fil tendu d'un humour qui n'a plus souvent cours aujourd'hui. Car *Cabinet portrait* (Seuil, collection « Fiction & Cie », 270 p.) est un livre drôle, troussé avec une alacrité qui n'a d'égale que son irrévérence pour le sérieux pontifiant (jamais je n'oublierai la définition du « chalumeau » à l'époque des premiers hommes ; elle m'a secoué de rire, bien après sa lecture, lorsque je ne m'y attendais

plus). L'intrigue de ce roman n'offre pourtant pas de quoi s'ex-tasier : contraint de déménager — mais quel déménagement ! — et de quitter le confort d'un appartement pour l'exiguïté d'une chambre de bonne, le « héros » se trouve soudain encombré d'une bonne vingtaine des tomes d'une encyclopédie dont, décidément, il ne veut pas se séparer. Il obtient l'autorisation de les installer dans les « lieux communs » de l'étage, suscitant la hargne de certains de ses voisins qui le soupçonnent bien vite, vu le temps qu'il y passe, de se livrer là à quelque activité suspecte et certainement invouable. Comme de surcroît il est borgne et, on ne sait pourquoi, a la funeste manie de se barbouiller la face avec du rouge à lèvres, son image de marque n'est pas au plus fort. Tout cela est très enlevé, avec ici et là quelque clin d'œil pour le lecteur. Mais on ne pourra s'empêcher de remarquer — revoici mon « tuyau-de-poêle » — que tout commence par un déménagement et finit par l'enlèvement d'un cer-cueil. Il faudrait demander à Benoziglio lui-même tout ce qu'il a voulu dire par ce gai roman, mais je suis bien sûr qu'il ne nous a pas concocté un simple divertissement. De toute façon, bon gré mal gré, les symboles et métaphores qu'il manipule retombent bien quelque part.

Alain Jouffroy est un écrivain toujours un peu irritant. Encore avec son avant-dernier ouvrage, *Le roman vécu*, on était partagé entre la séduction suscitée par le mélange de vie rêvée et de vie réelle, et l'agacement de la mise en scène d'un absolu de la vie sur la toile de fond de ce que Paris fait de plus chic dans la mondanité des arts et lettres. La première impression est encore la même avec ce nouveau roman *L'indiscrétion faite à Charlotte* (Robert Laffont, 304 p.), chronique touffue de la montée à Paris, dans les années 70, d'une jeune provinciale — si tant est qu'on puisse tenir Deauville pour la province et non, plutôt, comme le XXI^e arrondissement de Paris —, et sa rencontre avec des milieux intellectuels, politiques, artistiques et littéraires censément « de gauche ». Il s'agit

donc, cette fois, d'une manière d'initiation à la vie contemporaine par une jeune fille du siècle, écrite dans un style classique, très pur, très élégant. Mais je crains que ceux qui l'ont — légèrement — éreinté, ou simplement passé sous silence lors de sa parution, ne l'aient pas lu jusqu'au bout, jusqu'à sa dernière phrase d'une beauté limpide : « *Cette sublime terre, sous ses merveilleux nuages, où je ne suis pas encore décidée à tenir la main de nos enfants.* » Ils auraient compris que *L'indiscrétion faite à Charlotte* s'inscrit pleinement dans la cohérence de l'œuvre d'Alain Jouffroy ; ils auraient vu, par exemple, qu'il existe une évidente parenté entre Charlotte Auboy, héroïne du roman de 1980, et Alessandra America Isa Tristano, l'héroïne du très beau roman de 1971 : *L'usage de la parole*. Entre les deux, le temps et l'Histoire ont passé et, pour Alain Jouffroy, précisément, cette mise en question de lui-même que fut ce livre autobiographique, *Le roman vécu*. En 1971 Alain Jouffroy, à sa manière, redonnait un élan à la phrase fameuse : « La femme est l'avenir de l'homme. » En 1980, sans rien renier de cette formule, Alain Jouffroy réfléchit sur son changement de sens. Les hommes de la cinquantaine sont désabusés de tant de vains combats menés dans le monde pour plus d'humanité dans l'homme. La femme ne cesse d'être l'avenir de l'homme, mais l'avenir est ailleurs. Nous sommes entrés dans les temps d'attente de la surprise. Pour l'instant : avenir = croissance zéro.

Alors, quoi de commun entre ces trois romans ? Serge Koster, c'est le temps du piétinement sans cesse recommencé, du travail qui n'en finit jamais, en boucle sur lui-même, sans que luise l'espoir d'une ouverture. Benoziglio, c'est le temps de la dérision, de l'humour noir et amer qui jette la culture — et la littérature — dans le cul-de-basse-fosse de notre civilisation. Jouffroy, c'est l'espoir renouvelé, la promesse d'un enfantement futur, même si, pour aujourd'hui, il est ajourné.

Jean-Pierre Vélis

MAGAZINE

la culture télévisuelle

C'est un nouveau journal. Il s'appelle *Antennes*. Il est édité par la Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente. Tiré à 30 000 exemplaires, diffusé par les NMPP et sur abonnement, contrôlé par l'OJD, il sort tous les mois ; son premier numéro paraît en octobre. Il coûte 14 F. Il s'annonce comme le premier magazine culturel de radio-télévision et, de fait, il est bien le premier du genre. Son objet n'est nullement de venir ajouter un nouveau titre à la liste déjà longue des journaux de télé, mais bien de donner à réfléchir sur cette nouvelle culture, la plus contemporaine qui soit : l'audiovisuel, sous toutes ses formes.

Comme le proclame sa publicité : « *La radio-télévision a changé la culture. Son développement ne laisse qu'une alternative : maîtriser ou être maîtrisé.* » Ou bien encore, comme l'écrit son rédacteur en chef Jean-François Lacan : il s'agit de « *convaincre un large public que les médias audiovisuels sont aujourd'hui un enjeu fondamental, une aventure, qu'à nouveau tout est possible.* » Une aventure que les enseignants ne doivent pas rater.

J.-P. V.

LIVRE

rencontres avec un cinéaste

Le cinéaste Louis Daquin, qui vient de s'éteindre à soixante-douze ans, nous a laissé, juste avant l'été, un livre singulier.

Avec *On ne tait pas ses silences* (Editeurs français réunis, 260 p.), Louis Daquin a mêlé, en maître du septième art, la fiction et la réalité. Ce n'est pas par hasard qu'il a sous-titré cet ouvrage « Souvenirs imaginaires d'un cinéaste imaginaire ». Dans le dédale de onze « rencontres » qui se présentent comme des nouvelles, on circule dans les souvenirs de Daquin, des souvenirs habillés d'imagination comme il l'avoue, mais

c'est pour mieux s'interroger sur les problèmes du cinéma et de notre société. Défilent dans cette balade sur le grand écran d'une mémoire, les grandes affaires de censure ou d'interdits sous toutes leurs formes qui ont marqué la carrière du réalisateur de *Bel Ami*, de *La grande lutte des mineurs*, du *Point du jour*.

Et puis il y a ce « il » qui se veut impersonnel, mais qui ne cache aucune ambiguïté quant à l'identité de l'auteur, brassant pour notre plaisir les réflexions et les hypothèses à partir des situations qu'il nous restitue. L'imaginaire se coule dans la réalité pour mieux nous éclairer, ce qui n'est pas le moindre paradoxe pour un cinéaste dit « réaliste ».

M. G.

CHANSON

le mal du métier

La voix rauque de Mama Béa Tékielski reste quelque chose d'étrange et de fascinant, et le per-



sonnage ne l'est pas moins. Elle est un phénomène de la chanson rock qui touche un public jeune par sa musique mais surtout par ce qu'elle chante. Issue des « circuits parallèles » du show business, avec aujourd'hui une moyenne de cent cinquante concerts par an, elle est désormais une tête d'affiche avec qui il faut compter. Pourtant les radios, la télévision continuent de la boudier avec entêtement, sans doute parce que ce

qu'elle dit, ce qu'elle chante, est la vie, la vraie vie, celle tourmentée, impitoyable et pleine d'interrogation de sa génération. C'est peut-être aussi surtout parce qu'elle dit cette vie crûment et sans fard, dans une poésie abrupte avec la langue et les mots du quotidien.

Son dernier album, *Pas peur de vous...* (RCA PL 37438) ne laissera pas indifférent, il s'en faut. Le cri, peut-être moins violent dans la forme, est devenu encore plus intérieur et plus fort et plus dur dans les mots. La voix, souvent plus nuancée, si elle heurte moins, n'en porte que plus le message en manière d'interrogations. Interrogations très personnelles sur sa condition d'artiste, essayant d'enjamber définitivement la rampe pour gommer la barrière des projecteurs entre son public et elle qui crie : « *J'ai mal à ma gueule sur les affiches* » et « *C'est mon cul sur la scène tendu comme un miroir* ». Tout un disque émouvant qui prend aux entrailles dans son désarroi et sa violence contenus, avec en point d'orgue un titre, « *Soixant'huitarde* », comme pour remettre les choses en place.

Mais pour toucher de l'œil ce personnage envoûtant, les Parisiens pourront juger sur scène, à la Gaîté-Montparnasse où Mama Béa chante depuis le 6 octobre, à 20 h 15, et où elle se produira, accompagnée par le groupe « X Band », jusqu'au 19.

M. G.

THEATRE

en r'venant d'l'expo

Après le succès qu'elle a obtenu l'année dernière (voir l'article de Raymond Laubreaux dans notre n° 403 du 29 novembre 1979), la pièce de Jean-Claude Grumberg revient à Paris après avoir tourné dans plusieurs villes. C'est à la Cartoucherie (route de la Pyramide, 75012) que le Théâtre du Campagnol reprend ce spectacle jusqu'au 15 novembre.

Des conditions particulières sont faites aux collectivités, avec arrangement possible pour certains groupes de scolaires. Pour avoir des renseignements plus précis ou réserver des places, il faut téléphoner au 374-88-50 pour les collectivités et au 374-23-08 pour les individuels.

Du 12 au 21 juin dernier, s'est tenue à Sofia (Bulgarie) la troisième Conférence des ministres de l'Éducation des États membres de la région Europe, sous l'égide de l'Unesco.

Un document préparatoire étudiait l'évolution et les perspectives de l'éducation dans cette partie du monde. Nous vous proposons de lire, cette semaine, un extrait de ce texte plus particulièrement consacré à la démocratisation de l'éducation et à la pertinence de l'éducation par rapport aux aspirations des individus et aux besoins de développement des sociétés.

Cette réflexion n'a pu éviter d'aborder une question sans cesse débattue en France : la formation des maîtres.

points d'avenir

LES nombreuses innovations intervenues dans la région Europe au cours des années 60 ont pu donner l'impression que l'éducation était à l'aube de changements radicaux concernant tant ses contenus que ses méthodes, ses agents et son esprit en général. La période qui a suivi la Conférence de Bucarest (1973) a été surtout une période d'expérimentation, d'évaluation, de consolidation et parfois de remise en perspective des innovations des années précédentes.

contenus et méthodes

Tout d'abord, l'évolution rapide dans les domaines des sciences, de la culture, des mœurs et celle de la société en général ne cessent d'exercer de nouvelles pressions sur des programmes déjà très lourds. L'école doit favoriser l'éveil de la sensibilité et développer les facultés intellectuelles et les aptitudes. On s'attend de plus en plus à ce qu'elle donne une éducation de la santé et de la diététique, qu'elle informe et prévienne contre le danger de la drogue, qu'elle

fasse une place à la formation morale ; qu'elle assure une culture générale sans cesse plus riche et mieux à jour (mathématiques et grammaire modernes, informatique, histoire de l'art, initiation musicale...); qu'elle initie à l'usage des médias ; qu'elle prépare l'enfant et le jeune à mieux comprendre la vie contemporaine et, pour cela, aborder les problèmes du développement, de l'environnement, de la population ; qu'elle apporte une information générale sur le monde du travail et la production. On lui demande de faire un retour vers la culture nationale et, par ailleurs, de donner aux programmes une orientation qui tienne compte de la vie internationale, qu'elle éveille la jeunesse aux grandes questions des droits de l'homme et de la paix, à la compréhension et à l'appréciation des autres cultures et des autres sociétés et, notamment, à cet effet qu'elle porte une attention plus grande à l'enseignement des langues vivantes.

Cependant, si chacune de ces exigences devait correspondre à une discipline nouvelle avec un programme distinct, on arriverait à une prolifération de disciplines et à une

surcharge insupportable. L'une des tâches majeures dans les années à venir sera, sans doute, de concevoir des programmes simples qui assurent l'épanouissement total — intellectuel, moral, physique, culturel, social et professionnel — de l'homme et de la femme du XXI^e siècle tout en conservant un volume raisonnable. Pour cela, il faut évidemment élaguer les programmes de tout ce qui n'est plus indispensable mais surtout essayer de trouver des schémas d'intégration. Les programmes de science intégrée au niveau primaire, les efforts vers l'interdisciplinarité aux niveaux secondaire et supérieur, les centres d'intérêt et, notamment, l'enseignement centré sur l'environnement ou le travail ont été autant de tentatives pour résoudre ce problème ; mais il est bien clair que le problème n'est pas encore résolu.

Il a été beaucoup question aussi de démocratiser les contenus, c'est-à-dire de les rendre également accessibles et intéressants pour l'ensemble des jeunes sans distinction de sexe, d'origine sociale ou géographique. Ce souci de démocratisation domine également l'effort pour mettre l'éducation



« ... encore faut-il que les enseignants aiment le contact de la jeunesse, qu'ils aient de l'enthousiasme, de la chaleur humaine et une personnalité équilibrée, qu'ils possèdent une grande aptitude à la communication »

pour l'Europe

au service de tous au travers de moyens d'instruction et, notamment, d'instruction compensatoire, plus simples, utilisables individuellement et à n'importe quel moment. De grands espoirs avaient été mis dans les années 60 et au début des années 70 dans la technologie de l'éducation pour atteindre cet objectif.

Au cours de la période étudiée, de nombreux pays ont continué à développer l'utilisation de la télévision et de la radio en circuit ouvert ou fermé pour les enseignements primaire, secondaire et technique et dans la formation et le perfectionnement des maîtres. Les possibilités éducatives de la télévision par satellite continuent d'être explorées. Plusieurs pays ont expérimenté l'instruction assistée par ordinateur, surtout dans l'enseignement supérieur. Dans de nombreux pays, l'intérêt se porte, de préférence à l'émission magistrale à heure fixe, sur la « médiathèque » ou centre d'information multimédias (diapositives, cassettes, vidéocassettes, livres et fiches programmées) auquel l'étudiant peut recourir quand il le veut. Il faut mentionner, également, les expériences de télévision éduca-

tive pour adultes. Cependant, de manière générale, on est encore assez loin de la révolution technologique de l'éducation annoncée dans les années 60. Certains pensent à ce propos que l'accent avait été mis trop tôt sur les instruments d'une éducation individualisée et qu'il importe, en premier lieu, d'aider les jeunes à apprendre à apprendre ; après quoi ils auraient la possibilité de s'adresser aux machines leur permettant de s'instruire à leur manière, à l'heure choisie, sur ce qui les intéresse, ce qui est, en fin de compte, l'objectif final d'une pédagogie authentiquement démocratique. C'est ainsi que les techniques d'auto-apprentissage, individuel ou en groupe, se répandent effectivement de plus en plus encore que, souvent et comme il est peut-être naturel, de manière parfois désordonnée.

Les techniques de groupe (enseignement mutuel, apprentissage en groupe, jeux de rôles, etc.) ont fait l'objet de nombreuses expériences ; la dynamique de groupe, les exercices d'empathie, l'auto-observation en groupe commencent à pénétrer dans la formation des enseignants ; l'enseignement supérieur tend à substituer

aux cours magistraux le travail en séminaires et en petits groupes. Par ailleurs, le souci de rendre l'éducation aussi active que possible, de susciter la libre expression des enfants et des jeunes a conduit de nombreux enseignants, à partir du début des années 70, à adopter une pédagogie non directive ; cependant les résultats de la non-directivité sont actuellement l'objet d'assez vives controverses. Dans le même ordre d'idées, il faut mentionner le développement du concept de participation et le renouveau de ce que l'on appelait, autrefois, les républiques scolaires où les jeunes font, dans la vie de tous les jours, l'expérience pratique de la démocratie.

Par ailleurs, les méthodes d'évaluation se sont considérablement affinées ; elles imprègnent certaines pédagogies comme l'instruction basée sur la compétence et l'analyse comportementale ou l'enseignement par objectifs ; dans la formation des maîtres, elles inspirent les techniques de grilles d'observation et micro-enseignement, avec ou sans circuit de télévision. Beaucoup de pays ont adopté l'évaluation continue et l'ont substi-



tuée, en tout ou en partie, aux examens traditionnels.

l'éducation physique

Il convient enfin de signaler le progrès considérable de l'éducation physique. Les programmes ont été aménagés, la formation des maîtres améliorée, et les équipements multipliés. Certains travaux théoriques tendent même à démontrer que l'éducation physique devrait constituer la pierre angulaire d'une nouvelle conception de l'éducation et même apparaître, au moins dans la phase préscolaire, le centre du processus éducatif. Suggérer de placer l'activité physique au centre du système éducatif ne signifie pas néanmoins qu'elle sera l'activité la plus importante de l'homme. Cela veut dire simplement que sa pratique représente un mode naturel de connaissance de soi et des autres, d'éducation morale et de formation du caractère. La Conférence internationale des ministres et hauts fonctionnaires responsables de l'éducation physique et du sport, organisée par l'Unesco en 1976, a sans doute contribué à susciter cette prise de conscience dans les pays de la région Europe.

La réunion d'experts européens, organisée par l'Unesco à Washington en 1977, a examiné la notion de continuité de la pratique des activités physiques et sportives. La fin de la scolarité constitue la phase critique de la continuité, les recherches entreprises montrant que, même dans les pays où la pratique sportive est la plus développée, une diminution du pourcentage des participants aux activités physiques intervient après la fin des études scolaires ou universitaires au moment où les jeunes adultes se trouvent placés à leur entrée dans la vie active au milieu de sollicitations et de possibilités nouvelles et multiples. De nombreux facteurs affectent positivement la continuité : entraîneurs, animateurs, existence d'équipements, facilités et matériels. Mais le point de départ incontestable de la continuité, c'est l'école. Certaines recherches ont

démonstré que l'intensité de l'engagement des adultes dans les activités sportives était fonction de la qualité et de la durée des programmes d'éducation physique dont ils avaient bénéficié à l'école, ce qui correspond au rôle de l'éducation physique et du sport dans la perspective de l'éducation permanente tel qu'il avait été défini par la Conférence des ministres et hauts fonctionnaires mentionnée précédemment.

les enseignants

Par suite de cet enrichissement et de ce renouvellement des contenus et des méthodes, le rôle de l'enseignement, au cours de la dernière décennie, n'a cessé de devenir plus large et plus complexe ; le professeur doit aujourd'hui :

- se mettre au courant du renouveau des disciplines de base avec les mathématiques et la linguistique modernes ;
- s'initier, parfois, à des disciplines nouvelles (informatique, technologie générale) ;
- assimiler une pédagogie nouvelle basée sur l'interdisciplinarité ou la multidisciplinarité (exemple : sciences intégrées et éducation relative à l'environnement, la liaison études-travail productif, l'individualisation de l'enseignement, les techniques du travail en équipe, l'instruction par objectifs, l'audiovisuel, etc.) ;
- suivre les informations des moyens de communication de masse afin de pouvoir dialoguer avec ses élèves souvent imprégnés par ces informations ;
- pouvoir préparer les élèves à la sélection et à l'utilisation critique de l'information et de la documentation ;
- s'initier aux problèmes du travail et de la vie économique ;
- s'initier à l'évaluation continue, à l'orientation pédagogique et professionnelle ;
- s'initier au dépistage et à la pédagogie des handicapés insérés dans les écoles ordinaires ;
- s'initier à la pédagogie des adultes en vue de participer à l'éducation permanente ;
- s'initier à la compréhension des grands problèmes du monde contemporain (développement, environne-

ment, droits de l'homme, paix, désarmement, coopération internationale...);

- collaborer avec les parents et la communauté ;
- se préparer à collaborer avec les non-enseignants.

Cette évolution dans le rôle de l'enseignement entraîne des changements dans sa formation. Tout d'abord, on observe dans l'ensemble de la région une tendance à relever le niveau des critères d'admission dans les institutions de formation ; cette tendance est renforcée par l'accroissement du nombre des candidats par rapport aux places disponibles. Il y a, aussi, une tendance très générale à allonger la période de formation et à la placer dans un cadre universitaire ; mais, tandis que certains pays préfèrent situer la formation pédagogique proprement professionnelle après les études académiques, d'autres intègrent formation académique et formation professionnelle. Longtemps délaissée, la formation pédagogique des professeurs de l'enseignement supérieur a été institutionnalisée dans plusieurs pays ; également, des réformes ont été adoptées en ce qui concerne le recrutement et la formation des professeurs d'enseignement normal, des directeurs d'établissement, des inspecteurs et des administrateurs aux divers niveaux de la hiérarchie, en vue de mieux les préparer aux tâches particulières qu'ils ont à remplir.

La formation initiale, même prolongée, permet plus de répondre à tous les besoins d'une école en évolution constante et les Etats membres ont été conduits à organiser plus systématiquement les activités de recyclage, d'actualisation des connaissances générales et de perfectionnement professionnel. Depuis de nombreuses années, plusieurs pays ont institutionnalisé le perfectionnement périodique des enseignants. Il faut noter à ce propos la place accordée au perfectionnement à distance par télévision, radio, correspondance, à l'autoformation, au recyclage mutuel dans des stages ou des centres de documentation multimédias. Dans de nombreux pays, les enseignants, particulièrement les enseignants du primaire, sont appelés à participer à des projets de recherche pédagogique

Suite page 34



L'Histoire ne se répète pas. C'est bien connu. Mais si elle bégayait ? Si le moteur du Temps produisait des ratés ? Par exemple : nous vivons une période de crise et d'aucuns ont voulu tracer un parallèle entre les événements d'aujourd'hui et ceux qui ont précédé le grand choc de 1929 et la catastrophe mondiale qui s'en est suivie. Au changement de décor près.

Mais nous sommes aussi à un moment plus crucial puisqu'à la fois nous approchons de la fin du siècle et du tournant d'un millénaire. Ces tournants-là, l'humanité a, semble-t-il, quelque difficulté à les négocier : ils engendrent de grandes peurs dont les racines plongent loin dans notre passé judéo-chrétien. De lourdes résignations pèsent ainsi sur nos têtes, issues d'un fatalisme ancien dont rien ne peut nous débarrasser. Demandez donc autour de vous : « Est-ce que ça peut durer comme ça ? », demandez-le à vous-même. Vous verrez bien que, de toutes parts, la réponse est unanime. Plus ou moins secrètement chacun se dit : « Non, ça ne peut pas durer comme ça. De toute façon, il va se passer quelque chose. » Quant à savoir quoi, c'est une autre paire de manches ; dans ces affaires-là, on trouve de tout. De toute peur naît un phantasme collectif qui circule sous le manteau. Certains attendent la venue d'un nouveau Messie, d'autres espèrent l'arrivée des petits hommes verts... Il est une crainte, au moins, que rien ne dissimule ; chaque nouvel accroc sur la planète fait renaître le frisson : est-ce que ce sera pour cette fois ? Et j'en sais qui guettent les faits divers pour y voir poindre une nouvelle dépêche d'Ems, un nouveau Sarajevo. Mais cette fois, tout le monde sait bien qu'un coup de feu, à tout jamais, abolira le hasard. Le plus étonnant c'est qu'on ait pris l'habitude de vivre, comme avec insouciance,

avec cette angoisse nichée au plus profond des consciences. Décidément, saint Jean de Patmos a fait du bon travail !

Un livre, un livre savoureux et plein d'humour, un livre qui se lit d'une traite comme une bande dessinée — **Le millénaire de l'Apocalypse**, de Florence Trystram et Pierre Lellouche (Flammarion, 228 p.) — vient tout à coup nous poser la question : et si l'Apocalypse s'était trompée de millénaire ? Vers les années 980, le tumulte et la confusion n'étaient pas moins grands qu'aujourd'hui dans nos contrées ; les pays civilisés ont frôlé de peu le grand chambardement. Les troupes d'Otton, l'empereur du Saint Empire romain germanique, se trouvaient face à celles d'Hugues Capet, duc des Francs. A Paris, de part et d'autre des rives de la Seine, elles se confrontaient, prêtes à l'horreur d'une épouvantable bataille. Mais il a suffi d'un regard échangé par-dessus le fleuve entre les deux puissants du monde, pour que la folie guerrière renonçât et qu'ils remisent leur épée au fourreau. L'Antéchrist en était pour ses frais : il ne serait pas de sortie ce jour-là. Mais on avait eu chaud...

Qu'à cela ne tienne : « Quand les mille ans seront accomplis, Satan sera relâché de sa prison / et il s'en ira séduire les nations qui sont aux quatre coins du monde. » Souffler n'est pas jouer, la partie continue. Otton n'est pas sans quelque ressemblance avec Brejnev, il y a du Kissinger dans Hugues Capet, du Lothaire dans Reagan, Al Manzor « le Victorieux » n'est pas sans évoquer un certain imam Khomeiny. Et l'homme a inventé le nucléaire. Il a suffi d'un regard entre Otton et Capet. Il suffit que Brejnev et Carter se téléphonent. Pourvu que Satan aime jouer à saute-mouton avec les millénaires !

l'An mil revisité

Jean-Pierre Vélis



(recherche-action). Le recyclage ou le perfectionnement tend également à s'étendre aux professeurs des écoles normales et, plus rarement, de l'enseignement supérieur. En Autriche, les formateurs d'enseignants seront, désormais, tenus de retourner enseigner au niveau scolaire durant des périodes de temps déterminées. Enfin, la recherche d'une meilleure articulation de la formation en service et de la formation initiale dans la perspective de l'éducation permanente apparaît, dans cet ordre d'idées, comme un des problèmes importants pour les années 80.

Lors de la réunion préparatoire de Saint-Marin, des experts ont souligné les aspects moraux de la tâche des éducateurs. Pour remplir le rôle, toujours plus complexe et difficile qui leur est assigné, les enseignants n'ont pas seulement besoin de vastes connaissances et de savoir pédagogique, encore faut-il qu'ils aient le contact de la jeunesse, qu'ils aient de l'enthousiasme, de la chaleur humaine et une personnalité équilibrée, qu'ils possèdent une certaine aptitude à la communication. Ces qualités peuvent sans doute se développer dans la formation — initiale et continue — mais cours et recyclage n'y suffisent pas ; il a donc été suggéré d'attacher plus d'importance, dans les critères de recrutement, à la motivation des candidats, laquelle reste le facteur clé de l'efficacité de l'enseignant. La condition sociale de l'enseignant apparaît, aussi, encore un élément de grande importance en vue d'assurer un recrutement adéquat.

Le développement de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur au cours des années 60 et au début des années 70 a conduit à un recrutement massif d'enseignants dont l'âge moyen dans de nombreux pays est actuellement assez bas. Cette situation, cumulée avec une relative stagnation et, parfois, avec une diminution des effectifs scolaires due à divers facteurs et, notamment, au déclin de la natalité, peut provoquer un engorgement à l'entrée des carrières d'enseignement. Dans l'enseignement supérieur, les assistants, recrutés en grand nombre pendant la précédente décennie, voient souvent

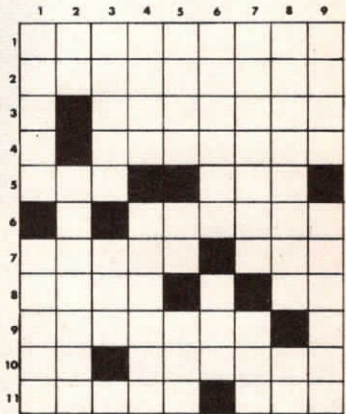
leurs perspectives de carrière gravement compromises du fait du nombre très réduit de chaires de professeurs ou de maîtres de conférences à pourvoir.

Le pourcentage des femmes dans le personnel enseignant du premier degré varie actuellement entre 38 % en Turquie et 92 % au Portugal ; la valeur moyenne est d'environ 74 %. Dans l'enseignement secondaire, le pourcentage des femmes est en moyenne d'environ 50 %. Dans l'enseignement supérieur, la proportion des femmes parmi le personnel enseignant, suivant une enquête dans vingt et un pays de la région, s'élevait en moyenne à 20 %. Cette proportion semble correspondre à un accroissement relativement plus faible que celui de la proportion des jeunes filles et des femmes dans les effectifs des étudiants.

Dans plusieurs pays, on fait appel pour certains cours à diverses catégories de personnes étrangères à la profession enseignante (ouvriers qualifiés, ingénieurs, spécialistes de l'orientation professionnelle, infirmières, médecins, psychologues, etc.), à plein temps ou à temps partiel ; cette utilisation d'auxiliaires est souvent liée à l'application de mesures visant au renforcement de la liaison entre l'éducation et le milieu socio-économique ; elle pose, par ailleurs, le problème de la formation pédagogique de ces non-enseignants.

Contenus et méthodes de l'éducation, recrutement et formation du personnel enseignant posent de multiples questions dont la plus importante peut-être a trait à l'importance relative à accorder aux aspects purement cognitifs d'une part, et à la formation de la personnalité au sens le plus large d'autre part (aptitudes intellectuelles, attitudes et comportement). Il est clair que ces deux fonctions de l'éducation doivent, à des titres différents, être remplies pour permettre aux jeunes et aux adultes de comprendre le monde moderne et d'agir sur lui. L'orientation adoptée a d'évidentes implications sur la structure et la nature même des programmes ainsi que sur le choix des méthodes et des moyens et sur le rôle des enseignants et, par voie de conséquence, leur profil, leur recrutement, leur formation, leur statut dans la société. ■

problème 360



Horizontalement. 1 - Exposée à tous les vents elle est parfois grippée. 2 - Chevalier wagnérien sous le signe du cygne. 3 - Elle ne s'affiche guère. 4 - L'après-midi d'une faune cabotine. 5 - Une qui n'a jamais eu l'idée de retourner chez sa mère - Argile. 6 - Un sot vraiment sans fond. 7 - Dame Belette, telle que Jeannot l'a peint - Fille native de la côte. 8 - Présentation, dans le passé - Premières à l'école. 9 - Rouler après avoir fait le plein ! 10 - Dernières dans la vie - Souche de marguerite ou père de Bérénice. 11 - Mettre un œil entre l'arbre et l'écorce - Une fois trempé, il est plus sec.

Verticalement. 1 - L'étonnement le transforme en bille de loto - Elle est souvent beurrée dès le matin. 2 - L'amour l'a rendue vache - Mauvaise graine qui pousse sur les trottoirs. 3 - Il fait sortir bien des mouchoirs - Manche exigeant au moins quatre bras. 4 - Hercule s'y est éteint en brûlant - Cassure mettant en valeur des collections de vers à pied. 5 - Fait le ménage - Note - Endroit où les « roses » montent à la tête. 6 - Le bon berger y rassemble ses brebis - Cassant. 7 - Le Père, le Fils et le Saint-Esprit - Centre de la résistance marocaine. 8 - Gloire de Padoue - Nouveau venu. 9 - Il perdit sa moitié, mais conserva son ascendant - Sa fille fut persécutée par Napoléon.

solution du problème 359

Horizontalement. 1 - Allumette. 2 - Liane - Ers. 3 - Lésiné - Us. 4 - Eus - Epuce. 5 - Reitres. 6 - Té - Laïc. 7 - Dru - Règle. 8 - Aidée - Ei. 9 - Grès - Crêt. 10 - Ue - Sirène. 11 - Hérissé.

Verticalement. 1 - Aller - Dague. 2 - Lieue - Rire. 3 - Lassitude. 4 - Uni - Te - Esse. 5 - Mener - Ré - Ir. 6 - Epèle - Cri. 7 - Te - Usagères. 8 - Truc - Iliens. 9 - Essence - Tée.

par Pierre Dewever

échanges et recherches

location (offres)

- Paris 18^e, petit 2 p. tt cft, vide. Tél. Anti-bes 33-97-92 soir ou pendant repas.
- Vac. de neige au soleil des Alpes, Noël, fév., Pâques, appts nfs gd cft. Ecr. M. Olphand, le Noyer, 05500 Saint-Bonnet. Tél. : (92) 55-04-24 ou 51-19-37.
- 2 Alpes, studio 4 pers., pl. sud, pd piste, loc. sem., vac. Noël, fév., Pâq. Ecr. Baume, 14, av. Europe, 38120 Saint-Egrève. Tél. : (76) 75-06-75.
- 67 près Obernai, appt 4-6 pers., tennis, pisc., forêt, ski. Tél. : (88) 50-43-33.
- 05-Merlette, ski, F2 5 pers., 1 600 F/sem vac., 1 100 hors vac. Tél. : (75) 02-79-84. Ecr. P.A. n° 102.
- 83-Sanary, près mer, comm., 3 pces, cuis., cft, jard., loc. mois, janv., fév., mars 500 F/mois. Tél. : (3) 451-73-79.
- Champagny-en-Vanoise, part. I. petit chalet ou 1 appt, pistes La Plagne, 4-6 pers., prix int. Ecr. P.A. n° 103.
- 88-Gérardmer, prox. pistes, appt 4 pers., ttes pér. Ecr. Ruau, éc. Zainvilliers, 88120 Vagney. Tél. : (29) 61-72-47.
- 73-Val-d'Arly, ski, chalet tt cft, 5 ch., 8 pers., à partir du 3-1-81. Tél. : (70) 05-44-95.
- Chamrousse, appt 2 pces, pd pistes, balc. sud, ttes périodes. Tél. : (76) 75-42-61.

ventes

- Calvados, 3 h. Paris, vds corps ferme à rénover, 2 000 m², gr. œuvre b. ét. Tél. : (31) 68-81-75.
- Landes-Gers (limite) 16 kms de Ville-neuve-de-Marsan, maison de camp., en pierres, s/1 200 m² de terr. environ, gros œuvre, toiture, intérieur bon état, eau, élect., gd séj., chem., poutres appar., 4 ch., pce pr le sanit., gar., dépend., px total 150 000 F, crédit poss., venue direct. par march. de biens, sans interméd. A.V.M. Sarbazan, 40120 Roquefort. Tél. : (58) 45-60-78.

hôtels - pensions

- Hôtel du Sapin, *NN, 26190 Bouvante, tél. : (75) 45-57-63, pens. 70 à 90 F, forfait ski fond 20 F, ski desc., calme, cuis. rég.
- Hôtel Mont Blanc, 74660 Vallorcine, 15 km Chamonix, 1 au 10-1 pens. 90 F, 15-2 au 7-3 pens. de 87 à 94 F TTC, 28-3 au 20-4 pens. 94 F TTC.
- Albiez le Vieux Savoie, enneigement de déc. à mai, 1 550 à 2 100 m alt., Châlet-Hôtel « La Maison Blanche » reçoit tte l'ann. classes et séj. de neige, cl. vertes, groupes enf., jeunes adultes, associations, comités d'entreprises, 3^e âge. Ecr. l'Orange Bleue, 2, bd des Mobiles, 07002 Privas. Tél. (75) 64-02-44.

CONDITIONS D'INSERTION

- 28 F (T.V.A. INCLUSE) LA LIGNE de 40 caractères, signes ou espaces, composition standard.
- EN SUS : cadre = 2 lignes ; filet = 1 ligne ; effets de composition + 20%.
- POUR LES ABONNES : 50% de réduction pour 5 lignes annuelles sur production de la bande d'abonnement à L'EDUCATION.
- REGLEMENT : Joindre à la demande d'insertion le règlement correspondant par chèque bancaire, postal (les 3 volets) ou mandat-lettre au nom de L'EDUCATION. Factures établies seulement sur demande.
- FRAIS DE DOMICILIATION AU JOURNAL : cinq timbres à 1,40 F joints à la demande d'insertion.
- REPONSE AUX PETITES ANNONCES DOMICILIEES AU JOURNAL SOUS UN NUMERO : mettre chaque réponse dans une première enveloppe TIMBREE portant uniquement le numéro de l'annonce. Placer cette enveloppe affranchie et cachetée dans une seconde enveloppe à l'adresse de L'EDUCATION, Service des Petites Annonces, 2, rue Chauveau-Lagarde, 75008 PARIS ATTENTION ! LE COURRIER INSUFFISAMMENT AFFRANCHI NE POURRA ETRE TRANSMIS.

automobiles - caravanning

- Vds 305 SR ivoire, 6 mois. Tél. : (81) 91-05-11, hors classe, ou 92-40-34.
- 505 SRD vert jade métal., vernie, 8 000 km, avril 80, ét. nf. Tissot, 6 bis, rue des Antoinnes, 25200 Bethoncourt. Tél. : (81) 96-62-11.
- Vds 305 GR beige métal., 6 ms, 3 000 km, fin oct. Ecr. Geney, 11, route Beaucourt, 90120 Mezière.
- Vds coupé 104 ZR, gd cft, gris métal., 80, peu roulé, t. b. état. Ecr. Mme L. Du-bois, instce, éc. des Fossés, av. Wilson, 25200 Montbéliard. Tél. : (81) 94-57-37 ap. 19 h.
- Vds 505 SRD 6 mois, beige métallisé, vernie, 4 000 km. Tél. : (81) 94-31-32 après 18 h.
- Vds 305 GR, 6 m., bleu galaxie. Roussel-Galle, Buis 4, 25700 Valentigney. (81) 34-98-02.
- Part. vd carav. Adria 305 SLB, 3-5 pl., frigo, pompe électr., stores SNCF, auvent 79, révisée en sept. 80, px 8 500 F. Tél. : 015-27-20.

correspondance scolaire

- Eure, CM1 27 él. ch. corresp. Ecr école Breux, 27570 Tillières/Avre.
- CM1 31 él. et CE2 26 él. ch. corresp. Ecr. Delarue, éc. publique, 61190 Randonnai.
- Cl. rur. 9 CE2, 10 CM1, 6 CM2 ch. corresp., voyage souhaité. Ecole, 71145 Vinzelles.

divers

- Ch. Rigaud-Vasconi Sudel éd. 1967 CM1 & 2, lecture : 9, conjugaison : 10, indiquer prix franco. Ecole St-Pierre-des-Jonquières, 76660 Londinières. Tél. : (35) 93-85-43 soir.
- English Paperbacks, service postal rapide. Notre catalogue gratuitement s/commande. Moss's Bookshop, Woodhouse Eaves, Leics, England.
- Séjours linguist. offrent activité appoint à délégué(es) disposant tél. Ecr. P.A. n° 104.
- Un cercle de relations et de loisirs pour mieux vous connaître. Cercle européen, 54 bis, rue David-d'Angers, 75019 Paris, métro Danube. Tél. 202-28-52.

• POUR VOS ACHATS DE VINS DE BOURGOGNE, J.-C. BOISSET, 21700 NUIITS-SAINT-GEORGES, propriétaire et éleveur en différents crus, vous adressera sur demande son tarif avec des conditions très particulières aux enseignants.



- Théâtre
- Musique

- Activités artistiques
- Activités manuelles
- Décoration du sapin
- Articles pour fêtes

Catalogues gratuits sur demande

EXPEDITIONS POUR TOUS PAYS



LES EDITIONS DU
cep
BEAUJOLAIS
B P 441

69656 VILLEFRANCHE SUR SAONE CEDEX

TEL. (74) 65-04-30

NOUS EDITONS
VITE ET DIFFUSONS BONS MANUSCRITS
EDITIONS REGAIN - MONTE-CARLO

AFFICHAGE DE TOUS DOCUMENTS
OFFICIELS OU PRIVÉS EN TOUS
LIEUX PUBLICS OU AUTRES,
PANONET VITRINE 78 MET EN
VALEUR LES DOCUMENTS TOUT
EN LES PROTÉGEANT DU VOL ET
DES INTEMPÉRIES.

**SANS COLLE
SANS PUNAISE
NI AGRAFE
DOCUMENTS
INTACTS!**

PANONET' VITRINE 78

Nouveaux modèles
Aluminium anodisé
Plexiglass



documentation
sur demande :
PANONET'
Ets E. BEAULU
B.P. 199
86005 POITIERS CEDEX

Toujours disponibles :

**ARTICLES ET DOCUMENTS
PUBLIÉS DANS
l'éducation
DE 1974 À 1977**

ÉCONOMIES D'ÉNERGIE : LE RAIL EST UN MOYEN DE TRANSPORT ÉCONOME EN PÉTROLE.

POURQUOI?

- Le train utilise l'électricité.
pour 77 % du trafic.
 - Il roule **acier sur acier** et en convoi,
et dépense ainsi peu d'énergie pour
maintenir sa vitesse.
 - Il circule sur ses propres voies,
de façon fluide parce que programmée.
 - Et souvent la nuit...
donc en période creuse pour
la consommation d'électricité.
- En 1979, la SNCF, a transporté **36%** du total des marchandises
 - avec seulement **8,8%** de l'énergie consommée par l'ensemble
du secteur du transport des marchandises.



**PARCE QU'ILS UTILISENT L'ÉLECTRICITÉ LES TRAINS FONT APPEL
A TOUTES LES SOURCES D'ÉNERGIE PRIMAIRE.**

CHATEAUNEUF DU PAPE appellation Châteauneuf du Pape contrôlée

“ LE DOMAINE DU PÈRE CABOCHÉ ”
propriétaire viticulteur

vous propose ses vins si appréciés des
connaisseurs :

CHATEAUNEUF DU PAPE ROUGE
1979, 1978, 1977, 1972, 1971, 1970, 1969,
1968

CHATEAUNEUF DU PAPE BLANC
1979, 1978, 1977

COTES DU RHONE ROUGE
si agréablement fruité

un vin supérieur qui se boit avec plaisir :
« LE PETIT CABOCHÉ »

Tous ces vins sont vinifiés et élevés suivant
des méthodes ancestrales qui ont fait la
réputation du PÈRE CABOCHÉ.

Th. Boisson et Fils
84230 Châteauneuf-du-Pape

Une ristourne est consentie au personnel
enseignant sur sa demande.

**Pour louer, vendre, acheter,
échanger, prenez contact avec
vos collègues par le canal de
nos Petites Annonces, cham-
pionnes du rendement...**

HOMMES DOCUMENTS ET MIGRATIONS

Pour l'information des services
sociaux, des associations, des
animateurs, des militants...

Le point deux fois par mois sur :

« Les migrants dans l'actualité :
législation... accueil... »

Abonnement 1 an : 120 F —
Etranger : 200 F

HOMMES ET MIGRATIONS

POUR LA PROMOTION
DES MIGRANTS

Manuels d'alphabétisation
d'initiation au calcul
d'introduction à la vie moderne

Demander la liste à :
HOMMES ET MIGRATIONS
40, rue de la Duée, 75020 Paris
**AMANA - HOMMES
ET MIGRATIONS**
C.C.P. PARIS 1200 - 16 H
Tél : 797-26-05

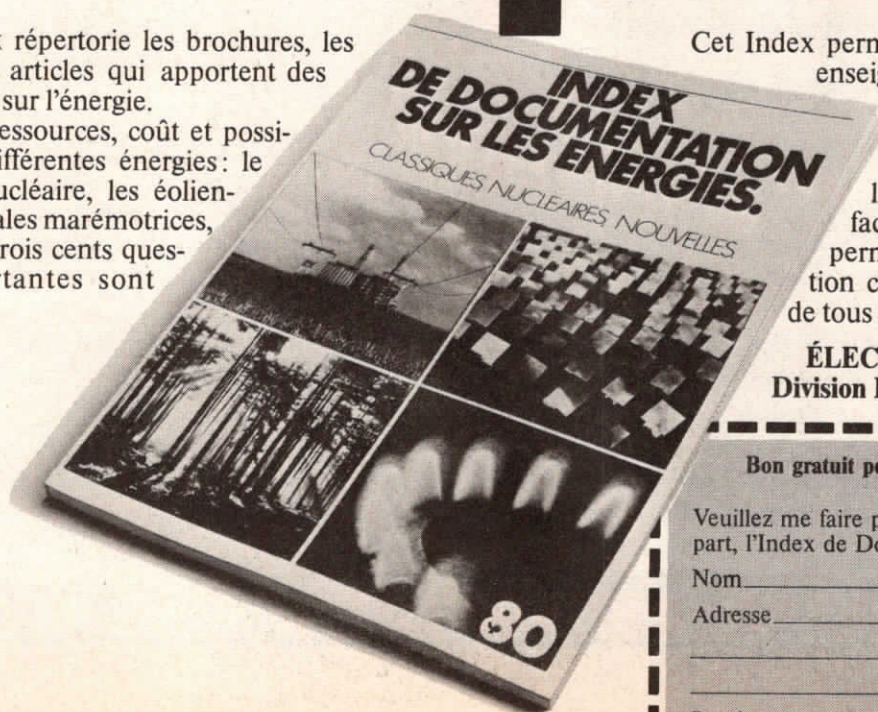
ESSENCE DE LAVANDE

VERTUS et UTILISATIONS
Documentation grat. BURDEYRON,
B.P. 4 CHANOS - 26600 TAIN

Energie: plus on est informé, plus on a d'espoir.

Cet Index répertorie les brochures, les ouvrages, les articles qui apportent des informations sur l'énergie.

Besoins, ressources, coût et possibilités des différentes énergies: le solaire, le nucléaire, les éoliennes, les centrales marémotrices, etc. Plus de trois cents questions importantes sont traitées.



Cet Index permettra à tous les chercheurs, enseignants, journalistes, responsables, ingénieurs et à tous ceux qui veulent mieux comprendre les problèmes de l'énergie, de recevoir vite et facilement tous les éléments permettant d'avoir une information complète et détaillée, venant de tous les horizons.

ÉLECTRICITÉ DE FRANCE
Division Information sur l'Énergie.

Bon gratuit pour l'Index de Documentation sur l'Énergie.

Veillez me faire parvenir, sans engagement de ma part, l'Index de Documentation sur l'Énergie.

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Bon à retourner à AFID, BP 8209, 75421 Paris Cedex 09